

La souffrance
Et le mal
Pourquoi ?

Alfred Kuen

éditions "A"

Pour vivre

Les Éditions Emmaüs sont nées dans le sillage de l'institut Biblique et Missionnaire Emmaüs (fondé en 1926). Elles considèrent comme leur vocation prioritaire la publication d'ouvrages stimulant l'étude biblique personnelle et collective, ainsi que l'enseignement des doctrines fondamentales de la Parole de Dieu.

Pour tout renseignement, veuillez vous adresser à :
Institut Biblique et Missionnaire Emmaüs
Route de Fenil 40
1806 Saint-Légier (Suisse)
www.institut-emmaus.ch

Collection «Pour vivre»

Dans une perspective chrétienne, cette nouvelle collection de livres au format de poche, d'une centaine de pages, a été lancée sur des questions d'actualité qui concernent un large public.

Découvrez les ouvrages parus à ce jour:

- **Merci Seigneur ! (*La place de la reconnaissance dans notre vie*)**
 - **La souffrance et le mal. Pourquoi ?**
 - **Quelle Eglise choisir?**
 - **Le sens de notre travail**
-

Les citations bibliques sont extraites de la Bible du Semeur

Copyright © 2010 Editions Emmaüs

Route de Fenil 40

1806 Saint-Légier (Suisse)

1^{ère} édition, 2^e mille, 2010

ISBN 978-2-8287-0132-1

Tous droits de reproduction ou de traduction réservés pour tous pays

Couverture : Jacques Maré, IOTA Création, 77186 Noisiel (France)

Mise en page: Philippe Maeder, 2316 Les Ponts-de-Martel (Suisse)

Impression : Swissprinters Lausanne SA, 1020 Renens (Suisse)

Alfred Kuen

La souffrance
et le mal.
Pourquoi ?

emmaüs

Du même auteur aux Editions Emmaüs

Edification

Baptême et sainte cène
Face à la tentation
L'homme qui s'appelle Jésus
Laissez-vous transformer
Les uns les autres
Nous voudrions voir Jésus
Un temps pour perdre

Livres de référence et d'étude

Encyclopédie des difficultés bibliques
(Nouveau Testament 4 vol.)
Encyclopédie des difficultés bibliques
(Ancien Testament 4 vol.)
Introduction aux Evangiles et Actes
F. Bassin, F. Horton et A. Kuen
Introduction aux Epîtres de Paul
Introduction aux Epîtres générales
Introduction à l'Apocalypse
Nouveau Dictionnaire Biblique
(révisé, augmenté, illustré) Collectif
Une Bible... et tant de versions !
66 en 1 (Introduction aux 66 livres
de la Bible)

Doctrines

Baptisé et rempli de l'Esprit
Comment interpréter la Bible
Comment prêcher
Dons pour le service
'e bâtirai mon Eglise
3 femme dans ('Eglise
e baptême hier et aujourd'hui
e Christ revient
Le culte dans la Bible et dans l'histoire
Le labyrinthe des origines
Le labyrinthe du millénium
Le repas du Seigneur
Le responsable : qualifications et fonctions
L'organisation de l'Eglise
Ministères dans l'Eglise
Pourquoi la souffrance et le mal ?
Pourquoi l'Eglise ?
Renouveler le culte
Si ton frère a péché
(La discipline dans ('Eglise)
Vie nouvelle : nouvelle vie

Biographies - Témoignages

L'audace de la foi - George Müller
Ils sont nés deux fois

Divers

Comment étudier (Méthodes et conseils)

Jésus, Paul et nous : formateurs

L'art de vivre selon Dieu (Concordance

thématique des Proverbes)

Les défis de la postmodernité

Le sens de la vie

Marie dans l'Evangile

et dans l'Histoire

Musiques I - Evolution historique

de David à nos jours

Naissez de nouveau !

Où trouvez-vous le temps?

Qui sont les évangéliques?

Collection «Pour vivre»

La souffrance et le mal. Pourquoi?

Le sens de notre travail

Ma vie a-t-elle un sens?

Merci Seigneur!

Prophéties réalisées

Quelle Eglise choisir?

Du même auteur chez d'autres éditeurs

Editeurs de Littérature Biblique (BLF)

Comment lire la Bible *Excelsis*

Comment étudier la Bible La Bible du Semeur (collectif)

Pourquoi et comment lire la Bible La Bible d'étude du Semeur (collectif)

Parole vivante

Que tous soient un (coédition Emmaüs)

Pourquoi la souffrance?

La souffrance : un fait tragique et inévitable

En abordant le problème difficile du sens de la souffrance, nous sommes conscients de pénétrer sur un terrain miné. Nous risquons de blesser des personnes qui souffrent et qui peuvent nous dire : « Vous ne savez pas de quoi vous parlez ». C'est pourquoi l'un des auteurs d'un livre sur la souffrance commence par raconter que peu de temps avant de l'écrire, «un médecin, après avoir fermé soigneusement la porte de son cabinet, m'a déclaré : 'Je vous dois la vérité : vous avez un cancer'» (RJ. Lindell, 79 p. 7).¹

Nous risquons aussi de vouloir sonder des mystères qui ne sont pas de notre ressort. Dieu nous avertit : « Ce qui est caché est réservé à l'Etemel notre Dieu. Par contre, nous sommes concernés pour toujours par ce qui a été révélé, par toutes les paroles de cette Loi qu'il nous faut appliquer» (Deutéronome 29.29).

« Vos pensées ne sont pas mes pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, déclare l'Etemel; autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et autant mes pensées sont élevées au-dessus des vôtres » (Esaïe 55.8-9).

La souffrance de l'homme est un fait attesté aussi bien par la Bible, que les religions non-chrétiennes et l'expérience humaine générale. Eliphaz de Témân disait à Job : « L'homme naît pour souffrir comme les étincelles s'élèvent pour voler» (Job 5.7). La première des quatre « vérités nobles » enseignées par le Bouddha est que « la vie est souffrance ». « Aussi longtemps que nous sommes

¹ Les citations sont précédées ou suivies du nom de l'auteur, des deux derniers chiffres de l'année de parution du livre et du n° de la page. La référence complète se trouve dans la bibliographie en fin de volume.

liés à la roue de l'existence, disait-il, nous le sommes à la souffrance, car la vie et la souffrance sont une, non pas accidentellement ou incidemment, mais d'une façon intrinsèque et inévitable. La seule façon d'échapper à la souffrance est de sortir de l'existence elle-même » (cité St. Jones, 51 p. 15). Dans son célèbre sermon de Bénarès, il enseignait : « La naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, la mort est douleur, l'union avec ce que nous haïssons est douleur, la séparation d'avec ce que nous aimons est douleur, ne pas obtenir ce que nous désirons est douleur ».²

La guerre, la faim, la maladie ne sont pas des inventions mais de tristes réalités. Il existe des assassins, des pervers et des voleurs qui causent beaucoup de souffrances chez leurs victimes. Jésus a constaté la souffrance humaine et en a dénoncé les causes ; il a aussi prédit que les chrétiens ne seraient pas épargnés par elle. Encore, si les méchants étaient seuls à souffrir des conséquences de leurs actes, cela serait admissible, mais notre sens moral se révolte devant la souffrance des innocents. Le brigand à côté de Jésus sur la croix a admis que sa souffrance et celle de son comparse étaient justes, mais il était scandalisé par celle de ce juste à côté de lui. Dans l'Evangile, Jésus a prédit diverses causes de souffrances inévitables : guerres, tremblements de terre, épidémies, famines, persécutions.

C.S. Lewis constate: «Les créatures sont cause de souffrance en venant au monde, elles vivent en infligeant la souffrance, et c'est généralement dans la souffrance qu'elles meurent» (C.S. Lewis, 50 p. 30).

La sagesse des peuples, qui s'est condensée dans leurs proverbes et dans ce qu'ont noté les écrivains de tous les temps, confirme l'universalité de la souffrance humaine :

² Cité par V. Vezzani *Le mysticisme dans le monde* (Paris: Payot 1955) p.. 262.

Un proverbe danois déclare : « Il faut beaucoup souffrir, ou mourir jeune ». Au 5^e siècle av. J.-C., Euripide disait dans son *Hippolyte* : « La souffrance est la loi de fer de la nature » et Henri Estienne, au 16^e siècle : « Au chaudron des douleurs, chacun porte son écuelle ». Plus près de nous, Henri de Lubac constate que « la souffrance est le fil dont l'étoffe de la joie est tissée », et André Billy : « Il n'y a, pour les pauvres hommes, qu'une certitude ici-bas : celle de la souffrance et de la mort » (*La terrasse du Luxembourg* ch. X).

Scott Peck commence son best-seller *Le chemin le moins fréquenté*, vendu à plus d'un million d'exemplaires aux Etats-Unis, par cette phrase : « La vie est difficile, cela peut paraître banal, mais c'est une grande vérité, l'une des plus grandes... Il nous faut apprendre et enseigner à nos enfants l'importance de la souffrance et sa valeur la nécessité de faire face aux problèmes et de faire l'expérience de la douleur que cela implique » et il propose, pour appréhender la douleur de manière constructive, des « techniques de souffrance ».

Différentes attitudes devant ce fait

Devant la souffrance, les hommes prennent diverses attitudes :

1°) « Pour l'homme primitif, *la souffrance est due à l'action d'une volonté mauvaise*, représentée par les 'esprits' qui, jaloux de leurs droits et de leurs prérogatives, attentifs aux joies des humains auxquelles ils pourraient goûter, défenseurs exigeants de privilèges redoutables, surveillent leurs inférieurs, prêts à leur tomber dessus, pour peu que l'envie leur en prenne » (J. Vincent, 41 p. 14). Ce sont ces esprits « qui sont les auteurs directs ou indirects des accidents, maladies, disparitions et morts, bref, de toute cause de souffrance ».

Il faut donc les apaiser par des sacrifices que seul le sorcier est à même de déterminer pour leur arracher leurs victimes.

2°) Certains *nient la souffrance*; c'est le cas du védantisme de l'Inde. Stanley Jones écrit: «L'Inde, dont la doctrine affirme que tout est divin et que, par conséquent, la souffrance n'existe pas, est le pays du monde où il y a le plus de souffrance. Au lieu de reconnaître la souffrance, de lui faire face afin de lutter contre son emprise, Védanta l'écarte et en subit les conséquences » (51 p. 56). Ces systèmes religieux et philosophiques ont en commun la doctrine du *monisme* qui affirme que Dieu est un; par conséquent, étant entièrement bon, ce qui apparaît sur la terre comme mauvais est une illusion. L'illusion du monde extérieur s'appelle *maya*, celle de la diversité : *mithya*.

Les formes occidentales de l'« illusionnisme » philosophique remontent au philosophe grec Parménides (né en 515 av. J.C.) qui enseignait que, bien que les choses semblent nombreuses et mauvaises, elles sont, en fait, unes et bonnes. Son disciple Zénon (né en 490 av. J.C.) a essayé de prouver les théories de son maître par des arguments logiques.

Plus près de nous, Mary Baker Eddy a repris ces affirmations comme fondements de la *Science chrétienne*'. « Le mal n'est qu'une illusion, il n'a pas de base réelle ».

3°) *L'islam* accepte la souffrance comme une fatalité. Le musulman est pénétré de la souveraineté de Dieu. Tout ce qui arrive a été déterminé d'avance par la volonté de Dieu. Islam signifie littéralement soumission (à la volonté de Dieu). Par conséquent, le musulman accepte la souffrance comme étant la volonté de Dieu et il s'y soumet. Certains chrétiens ont une attitude semblable de résignation devant toute souffrance.

4°) *Les Hindous* prétendent que toute souffrance est le résultat de nos choix dans une vie précédente, elle est donc méritée. Comment éliminer la souffrance? « C'est le désir qui nous retient dans le cercle des réincarnations, car du désir naît l'action, et l'action introduit la nécessité de naître et de renaître pour subir les conséquences de nos actes. Aussi longtemps qu'il y a des actes, il doit y avoir la conséquence de ces actes - c'est la loi du Karma qui exige la réincarnation pour dépenser le surplus de récompense ou de punition» (St. Jones, 51 p. 47). Pour éliminer la souffrance, il faut donc éliminer le désir.

5°) *L'attitude stoïque* fait face à la souffrance par la volonté. Les stoïciens prenaient une attitude fataliste à l'égard de la souffrance, ils voulaient que l'on reste imper turbable sous les coups du sort. Ils se contentaient d'accepter ce qui leur arrivait. Nous trouvons un reliquat de cette attitude dans des lieux communs comme «C'est comme ça. Que cela plaise ou non, il faut bien s'en accommoder ! - Ainsi va le monde ! On n'y peut rien ! Faut bien l'accepter, le supporter ! Du courage, soyez un homme ! » (D'après P. J. Lindell, 79 p. 19).

6°) *Les épicuriens* reconnaissaient le caractère inévitabile de la maladie et de la mort mais, tenant compte du désir de bonheur et de jouissance en l'homme, ils conseillaient de les ignorer et de jouir le plus possible de tout ce que la vie peut nous offrir : « Mange et bois et sois heureux, car demain tu mourras ».

7°) Certains *s'apitoient* sur eux-mêmes et *se lamentent* sur la souffrance humaine - mais sans rien faire contre elle. D'autres *se révoltent* contre leur sort, contre Dieu, sa Parole ou son Eglise, mais la révolte ne guérit pas la souffrance, elle la rend plus amère.

8°) Des plus courageux essaient de *lutter contre les causes* de la souffrance par l'action sociale et politique.

L'attitude chrétienne, que nous examinerons dans ce livre, est différente de la plupart de ces attitudes.

Notons que poser la question: «Pourquoi la souffrance?» implique une certaine «téléologie».³ Mais qui parle de finalité présuppose une Intelligence supérieure conduisant toutes choses vers une certaine fin. Autrement dit : une téléologie ne va pas sans théologie, donc sans Dieu. Un athée qui pose cette question ne peut recevoir que des réponses « scientifiques » en termes de bactéries, virus, dépression barométrique et hasard. Quant à la question «Pourquoi moi?», elle «constitue une question exclusivement spirituelle qui implique l'existence d'un être intelligent et sage derrière les événements du monde - des événements qui ne se produisent pas par hasard » (B.H. Edwards, 91 p. 57). L'athée qui souffre ne peut accuser qu'un « hasard aveugle et irrationnel qui frappe de façon arbitraire et sans dessein réel ». Pour Nietzsche, toute souffrance était « absurde ».

Les croyants ne sont pas indemnes de souffrances

Un autre fait est que les croyants ne sont nullement indemnes de souffrances. Héman l'Ezrahite se plaint: «Mes yeux sont épuisés à force de souffrir... je suis malheureux, près de la mort, je suis à bout» (Psaume 88.10-16). Le prophète Jérémie demande à Dieu: «Pourquoi donc ma souffrance est-elle permanente? » (Jérémie 15.18), alors que très souvent «les gens méchants sont exempts de souffrance» et «passent à côté des peines

³ «Etude de la finalité. Science des fins de l'homme, doctrine qui considère le monde comme un système de rapports entre moyens et fins » (Dict. Robert).

qui sont le lot commun des hommes » (Psaume 73. 4-5). Il suffit de lire les Psaumes pour constater que les justes ne sont pas épargnés par la souffrance.

Esaïe prédit que le Serviteur de l'Eternel par excellence, le Messie, sera un «homme de douleur, habitué à la souffrance» et qu'«il a plu à Dieu de le briser par la souffrance» (53. 3-10). Les croyants de la nouvelle alliance, disciples de cet « homme de douleur », n'y échapperont pas non plus. Il nous a prévenus lui-même que « le disciple n'est pas plus que son Maître» (Luc 6.40) et que nous aurons des tribulations dans le monde (Jean 16.33). Nous pourrions être haïs parce que nous sommes chrétiens (Matthieu 10.22) et même persécutés (5.11). Dieu a permis que Satan mette Pierre à l'épreuve. Jésus a prié pour lui, mais il n'a pas empêché qu'il passe par l'épreuve (Luc 22.31-32), il a permis que le roi Hérode fasse mourir Jean-Baptiste (Marc 6.16) et maltraite plusieurs membres de l'Eglise de Jérusalem et qu'il exécute Jacques, le frère de Jean» (Ac 12.1-12).

Des croyants ont été « torturés, ont enduré le fouet, les chaînes et la prison, d'autres ont été tués à coups de pierres, sciés en deux ou mis à mort par l'épée, d'autres ont mené une vie errante, vêtus de peaux de moutons ou de chèvres, dénués de tout, persécutés et maltraités, vivant dans les cavernes et les antres de la terre» (Hébreux 11.35-38).

Dieu permet que le « monde entier » soit « plongé dans le mal» (1 Jean 5.19). Il a permis que les pires souffrances frappent son Fils unique. « Dans le Nouveau Testament, nous ne trouvons nulle part l'enseignement d'un système d'équivalence ou de vases communicants entre le bonheur, la santé, la prospérité, la réussite, d'une part, et la foi, la sainteté, la fidélité ou la consécration, d'autre part» (A. Hunziker p. 18).

L'apôtre Pierre confirme que la souffrance fait partie du lot des chrétiens. Elle est une «chose normale»

(1 Pierre 4.12-19) : «Puisque le Christ a souffert dans son corps, armez-vous aussi de la même pensée» (1 Pierre 4.1). L'apôtre Paul dit même que «nous sommes destinés à cela » (1 Thessaloniens 3.3). « C'est au travers de beau coup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu » (Actes 14.22). Tout apôtre qu'il était, il ne pouvait prétendre à la guérison obligatoire ni pour lui-même (2 Corinthiens 12.7-9) ni pour ses amis (1 Timothée 5.23 ; 2 Timothée 4.20).

Ruben Saillens consacre une première partie de son *Mystère de la souffrance* au pauvre Lazare de la parabole de Jésus. «Il est pieux. Mais Dieu même semble, à son égard, aussi indifférent que le sont les hommes. Dieu ne fait pas de miracle pour lui. Il le laisse souffrir. Il le laisse avoir faim. Il le laisse avec les chiens » (27 p. 6).

Lors du tsunami de 2005 en Asie du sud-est, on estime que parmi les 165000 victimes se trouvaient quel que 18000 chrétiens de toutes confessions. A Batticoloa, sur la côte est de Sri Lanka, environ 200 chrétiens étaient rassemblés à l'église pour le culte. La vague est entrée dans l'édifice inondant tout et faisant périr les chrétiens.

Si certains croyants ont été guéris et délivrés de leurs souffrances, «l'Ecriture sainte et l'expérience s'accordent pour nous rappeler qu'il y a eu et qu'il y a encore des héros de la foi qui n'ont pas obtenu ce qu'ils souhaitaient (Hébreux 11.36-39)» (A. Hunziker, p. 17).

Toute vie est parsemée de souffrances. « La vérité que beaucoup de gens ne comprennent jamais avant qu'il ne soit trop tard est que plus vous cherchez à éviter la souffrance, plus vous souffrirez à cause de choses plus petites et plus insignifiantes qui commencent à vous torturer en proportion de votre peur de souffrir» (Thomas Merton).

P.J. Lindell dit: «J'accepterai la souffrance comme appartenant légitimement à ce monde où je vis. Ce n'est pas un accident. Il ne s'agit pas d'une erreur ou d'une mutation regrettable. La souffrance est dans

le monde parce qu'elle a le droit d'y être... le mal dans la nature et la souffrance sont toujours le signe visible du *Non!* que Dieu a prononcé sur la création et sur l'homme quand l'homme, par le péché, s'est rendu étranger à Dieu... Aussi longtemps que dure la terre, elle connaîtra la souffrance. *Dieu a décidé qu'il en serait ainsi. Il est donc juste qu'il en soit ainsi* (Gn 3.17-19)». Je fais partie de ce monde condamné; il est donc juste que j'accepte de participer à la souffrance qui lui a été imposée.

Après avoir dit cela comme «première chose à faire avec la souffrance», Lindell continue en disant que «la seconde chose, c'est de m'attaquer à la souffrance, de l'empoigner, de la saisir et de la repousser le plus possible. Jésus a fait cela pendant tout son ministère public». En envoyant ses disciples à travers le pays, il leur a donné comme instructions: «Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons » (Matthieu 10.8). «Je me servirai donc des outils et des ressources que Dieu nous a donnés... pour tenir la souffrance en échec et pour entretenir la santé, l'intégrité, le bien-être». Tous les moyens de la médecine et de toutes les thérapies, d'une bonne hygiène de vie ainsi que les outils spirituels (Bible, prière et foi qui peuvent parfois accorder des guérisons miraculeuses.⁴

Mais toute souffrance n'est pas nécessairement un mal: elle peut même être un bien en nous préservant d'un mal plus grand, ou elle peut être neutre, étant due au simple jeu des lois de la causalité.

⁴ Paul J. Lindell, l'auteur de ces lignes n'a pas connu la guérison. Entre le moment où son médecin lui a annoncé qu'il avait le cancer et sa mort, cinq ans plus tard, il a vécu dans la souffrance, les interrogations et le contact intime avec Jésus d'où est sorti ce petit livre intitulé *Le mystère de la souffrance* (79).

La souffrance : un élément du système d'avertissement

La souffrance fait partie du système d'avertissement que le Créateur a implanté au corps et au psychisme humain. Si j'approche dangereusement ma main d'une source de chaleur, je ressens de la douleur et je retire ma main. Si j'ai mal quelque part, je me soigne ou je vais chez le médecin ou le dentiste. J'évite ainsi un mal plus grand. Les maladies les plus insidieuses et les plus dangereuses sont celles qui ne se signalent par aucune douleur.

Sur le plan moral, le malaise qui accompagne les avertissements de la conscience veut m'amener à examiner mes voies pour voir où j'ai dévié du droit chemin et me suis engagé sur un sentier où m'attendent toutes sortes de désagréments.

La souffrance: une composante de la loi de causalité

Dieu a donné à sa création un certain nombre de lois ; l'une des principales d'entre elles est la loi de cause à effet. Beaucoup d'autres lois lui sont subordonnées. La loi de la pesanteur dit que « tout corps abandonné à lui-même est attiré vers la terre avec une force proportionnelle à sa masse ».

La loi de causalité intervient dans l'expression « abandonné à lui-même ». Tant que je retiens un objet dans ma main, je l'empêche de subir cette loi, mais dès que je le lâche, elle reprend ses droits et attire l'objet vers le sol. S'il est lourd et que mon pied se trouve sur sa trajectoire, je vais ressentir de la douleur. Si c'était un objet précieux et fragile, il va se casser et me causer une douleur morale. Si Dieu intervenait chaque fois que les lois qu'il a données au monde risquent de faire souffrir quelqu'un, ce serait un monde impossible, où l'on ne pourrait plus

se fier à rien. C'est la fixité des lois de la nature qui a permis le progrès scientifique; nous en bénéficions et nous ne devons, par conséquent, pas souhaiter que Dieu intervienne par un miracle, c'est-à-dire par une suspension de ces lois, chaque fois que nous risquons de souffrir par une de leurs applications. Dieu nous a donné l'intelligence qui nous permet de les étudier, de prévoir leurs effets et de nous préserver de celles qui risquent de nous faire souffrir.

Le monde moral est aussi régi par des lois presque aussi inexorables que celles du monde physique. Il existe aussi une loi de la pesanteur dans le domaine moral et spirituel : je suis naturellement attiré vers ce qui me tire vers le bas. La Bible nous avertit, par exemple : « Ne couve pas de tes regards le vin vermeil quand il pétillie dans la coupe : il descend si agréablement mais finit par mordre comme un serpent et te piquer comme une vipère » (Proverbes 23.31-32). « Si tu aimes trop le sommeil, tu finiras dans la pauvreté » (20.13). Si je m'abandonne à mes désirs instinctifs, je vais « tomber » et diminuer (dans mon estime et dans celui des autres). Pour « m'élever » vers ce qui constitue ma destinée d'homme, il faut que je contrecarre souvent mes désirs et que je diffère leur satisfaction. D'où une certaine souffrance immédiate. Retarder la satisfaction des désirs est la première des « techniques de souffrance » que recommande le Dr Scott Peck pour parvenir à la stature d'homme adulte. « Si votre but est d'éviter la douleur et d'échapper à la souffrance, je ne vous conseille pas de chercher à vous élever dans la conscience et à évoluer spirituellement » (78 p. 83).

Les relations avec nos semblables sont aussi régies par les lois que les religions et la sagesse des peuples ont codifiées : « Qui sème l'injustice moissonnera la ruine » (Proverbes 22.8). « Celui qui fait le mal sera pris à ses propres méfaits » (5.22). « Si tu

pinces la queue d'un chien, ne viens pas te plaindre de ce qu'il t'ait mordu». «Qui caresse l'ortie est vite piqué» (Proverbe anglais du 16^e siècle). «Demande-t-on à des béliers qu'ils n'aient pas de cornes? Ce que l'on peut faire de mieux est de les fuir» (La Bruyère *Les Caractères* 1688). «Ce que les hommes appellent communément leur destin, ce ne sont souvent que leurs propres bêtises» (Schopenhauer).

Beaucoup de souffrances sont simplement les conséquences de la transgression des lois morales que Dieu a données à l'humanité et qui sont inscrites aussi bien dans la conscience de chaque individu que dans les lois communes à la plupart des religions. Dieu avait fait dire par Jérémie au peuple d'Israël infidèle: «Ta méchanceté entraînera ton châtement, et ta révolte fera venir ta punition» (Jérémie 2.19). «Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera» (Galates 6.7).

Le Psaume 107 évoque ceux qui «vivaient dans une ombre mortelle, enchaînés dans la misère et les fers pour avoir bravé les ordres de Dieu et méprisé les desseins du Très-Haut» (v. 10-11). Cette situation les pousse à «crier à l'Etemel» qui «les délivra de leurs angoisses» et «rompit les liens qui les retenaient» (v. 13).

Après avoir énuméré les diverses manières par lesquelles les hommes ont transgressé les lois de Dieu, l'apôtre Paul dit que Dieu «les a abandonnés» aux conséquences de leurs péchés en les livrant à leurs passions dégradantes, à des pratiques avilissantes et à leur pensée faussée (Romains 1.24, 26, 28), en somme, aux conséquences de ce qu'ils ont semé.

La souffrance vient-elle de Dieu?

Certaines paroles bibliques peuvent nous le faire croire :
«Quoi ! nous recevrons de Dieu le bonheur, et nous ne

recevrons pas aussi le malheur!» (Job 1.10). «Par sa parole, le Très-Haut ne suscite-t-il pas et le malheur et le bonheur? » (Lamentations de Jérémie 3.38).

«Dieu ne veut pas la souffrance, mais il la permet». N'est-ce pas la même chose? Non, dit Frank Thomas: « Je peux permettre à mon enfant de me désobéir et de s'attirer des souffrances qui seront la suite logique de sa désobéissance sans que je le veuille. Dans ce cas, c'est sa volonté qui se substitue à la mienne, et j'y consens, précisément parce que je respecte cette volonté et que, la respectant, je lui laisse la liberté de se manifester; mais les conséquences qui en résulteront seront, en quelque sorte, permises sans être voulues par moi » (*La souffrance* s.d. p. 31).

Le père du fils prodigue voulait-il la faim, la détresse et la dégradation de son enfant? Certes non! Mais il a permis que son fils fasse l'expérience des conséquences!, de sa décision de le quitter pour que, de plein cœur, il prenne conscience que c'était par sa faute qu'il se trouvait dans cette situation (Luc 15.18) et qu'il revienne vers son père.

Mais Dieu n'abandonne pas son enfant qui s'est attiré des souffrances par sa faute. «Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle nourrit? Cesse-t-elle d'aimer l'enfant qu'elle a conçu? Et même si les mères oublieraient leurs enfants, je ne t'oublierai pas ! » (Esaïe 49.15). « S'il afflige, Dieu aura aussi compassion selon son grand amour. Ce n'est pas de bon cœur qu'il humilie et qu'il afflige les humains » (Lamentations de Jérémie 3.32-33). Dieu est de préférence là où l'on souffre : « Car voici ce que dit le Dieu très élevé qui demeure éternellement, qui s'appelle le Saint: J'habite dans un lieu qui est très haut et saint, mais je demeure aussi avec l'homme accablé, à l'esprit abattu, pour ranimer la vie de qui a l'esprit abattu et vivifier le cœur des hommes accablés » (Esaïe 57.15). « En voyant les foules, Jésus fut pris de pitié pour elles, car

ces gens étaient inquiets et abattus, comme des brebis sans berger» (Matthieu 9.36). «Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le poids d'un lourd fardeau, et je vous donnerai du repos » (11.28).

L'intervention d'un Ennemi

A côté des souffrances permises par Dieu, il y a celles qui émanent d'une autre origine. Jésus a raconté à ses disciples une parabole dans laquelle un homme avait semé du bon grain dans son champ. « Quand le blé eut poussé et produit des épis, on vit aussi paraître la mauvaise herbe. Les serviteurs du propriétaire de ce champ vinrent lui demander: Maître, n'est-ce pas du bon grain que tu as semé dans ton champ? D'où vient donc cette mauvaise herbe?» Réponse de Jésus: «C'est un ennemi qui a fait cela!» (Matthieu 13.26-28). C'est un Ennemi qui a amené la première chute de l'homme, qui s'est acharné sur le patriarche Job et a constamment entravé l'œuvre de Dieu et de Jésus. Comme avant sa rébellion, il était le «prince de ce monde», il a entraîné tout son domaine avec lui et la création porte aussi les traces du mal et de la souffrance. « Car la création a été soumise au pouvoir de la fragilité ; cela ne s'est pas produit de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise » (Romains 8.20). Etait-ce Satan ou celui qui s'est laissé séduire par lui? En fin de compte, c'est «l'Ennemi» qui en est responsable. Cela explique bien des souffrances causées par une nature déviée de sa fonction originelle (catastrophes naturelles, tremblements de terre, tsunamis, ouragans...).

«Ne vous laissez pas distraire, soyez vigilants. Votre adversaire, le diable, rôde autour de vous comme un lion rugissant, qui cherche quelqu'un à dévorer. Résistez-lui en demeurant fermes dans votre foi, car vous savez que vos frères dispersés à travers le monde connaissent les mêmes souffrances» (1 Pierre 5.8-9).

«Le mal et la souffrance qui en est la suite directe, n'ont pas été voulus du Dieu qui a créé l'homme pour son bonheur. C'est l'homme qui, par un mauvais usage de sa liberté, a introduit dans l'œuvre divine un principe qui en compromet l'existence et en fausse le développement. C'est comme conséquence du mal dans lequel est pleinement engagée la responsabilité de l'homme, que la souffrance apparaît, à la fois comme châtiment, mais plus encore, comme moyen de relèvement » (J. Vincent, 41 p. 24).

Pas de lien direct entre le péché et la souffrance

Jésus conteste le lien de causalité directe entre le péché et la souffrance. Pour ses disciples, si quelqu'un est né aveugle, il ne peut y avoir que deux causes : c'est lui ou ses parents qui ont péché. Jésus refuse ce raisonnement : « Jésus répondit : Cela n'a pas de rapport avec son péché, ni avec celui de ses parents ; c'est pour qu'en lui tous puissent voir ce que Dieu est capable de faire » (Jean 9.3). Au « pourquoi », il substitue un « pour quoi ».

Une autre fois, les gens faisaient le lien entre deux accidents terribles qu'on leur avait rapportés et le péché de leurs victimes. «A cette époque survinrent quelques personnes qui informèrent Jésus que Pilate avait fait tuer des Galiléens pendant qu'ils offraient leurs sacrifices». Jésus, là encore prend le contre-pied de l'opinion courante : « Jésus leur dit : Pensez-vous que ces Galiléens ont subi un sort si cruel parce qu'ils étaient de plus grands pécheurs que tous leurs compatriotes?... Rappelez-vous ces dix-huit personnes qui ont été tuées quand la tour de Siloé s'est effondrée sur elles. Croyez-vous qu'elles aient été plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem?» (Luc 13.1-4). Dans les deux cas, il conclut : « Non, je vous le dis ; mais vous, si vous ne changez pas,

vous périrez tous, vous aussi» (Luc 13.3, 5). La souffrance des uns doit servir d'avertissement aux autres.

Pourquoi Dieu permet-il la souffrance ?

Il faut dire d'abord qu'un certain nombre de catastrophes relèvent de fautes humaines. Brian H. Edwards cite le cas d'un poussier de mine du Pays de Galles qui a glissé sur une partie de la petite ville d'Aberfan engloutissant l'école avec ses professeurs et ses élèves. L'enquête a révélé que cette décharge n'aurait jamais dû se trouver là, si près de l'école. D'autre part, des glissements de moindre importance avaient déjà eu lieu, constituant des avertissements. On s'est aperçu qu'un cours d'eau souterrain passait par l'emplacement de ce poussier. Il aurait donc fallu le déplacer ou du moins ne pas continuer à le charger. Mais les intérêts financiers de la société d'exploitation s'opposaient à cette mesure. Peut-on accuser Dieu d'être à l'origine de cette catastrophe? (B.H. Edwards, 91 p. 12).

Le 2 mai 1902, une pluie de cendres blanches s'abattit sur la ville de St Pierre à la Martinique, indiquant que le volcan entrait en activité. Le 5 mai, une coulée de lave s'approcha de la ville. Les conseillers municipaux rassurèrent la population et lui demandèrent de rester calmes et en place. Le 8 mai, la lave et des cendres incandescentes recouvrirent toute la ville, faisant périr 30000 personnes. J'ai vu l'endroit où l'on a découvert le seul survivant : une cellule taillée dans le roc où se trouvait un prisonnier. Là encore qui était responsable de cette catastrophe? Dieu ou les autorités municipales qui négligèrent les avertissements?

Si des gens meurent de faim, des incroyants accusent Dieu: «Comment peut-il permettre cela?». Ils oublient que la terre a assez de ressources pour nourrir tous ses

habitants, mais c'est l'égoïsme et la paresse qui empêchent de les exploiter rationnellement. Si vous parcourez les forêts tropicales de l'Afrique, de l'Amérique latine ou de l'Asie, vous constatez qu'autour des villages, les habitants ont défriché quelques parcelles et y ont fait des plantations capables de subvenir à leur nourriture. Pourquoi les millions de kilomètres carrés non exploités ne fourniraient-ils pas suffisamment de ressources pour tous les affamés de la terre? Et pourquoi n'utilise-t-on pas nos moyens techniques pour transporter vers des pays où règne la famine les surplus alimentaires des pays prospères au lieu de les jeter?

Ces catastrophes nous rappellent que l'homme ne maîtrise pas le monde, qui est plus fragile que nous ne l'imaginons et que la vie humaine aussi est fragile et peut se terminer d'un instant à l'autre.

Jon Tal Murphree rappelle d'abord les deux raisons que nous avons indiquées plus haut. Dieu permet la souffrance, d'abord, parce qu'il choisit d'habitude de laisser fonctionner le système naturel de cause à effet, afin que ce système reste suffisamment fiable pour permettre à la fois la liberté personnelle et l'utilité publique. Il la permet, en second lieu, pour que la souffrance accomplisse le dessein pour lequel le corps humain a été fait sujet à la douleur, c.-à-d. afin de fonctionner comme un système d'alarme nous avertissant qu'il y a danger. «Mais une fois que la souffrance est là, Dieu ne gaspille aucune occasion qui lui permette d'utiliser cette souffrance dans des intentions rédemptrices. On ne peut nier que la souffrance ait bien des valeurs positives, sans aller jusqu'à prétendre qu'elle soit intrinsèquement bonne. Ce qui est bon dans la souffrance, ce n'est pas le fait de souffrir, mais ce sont ses effets positifs » (81 p. 110).

Cette nuance: «une fois que le mal est là» est très importante : Dieu n'est pas à l'origine de la souffrance, il n'envoie pas la souffrance pour en tirer du bien, mais si,

par l'effet de la loi de la causalité ou du système d'alarme, elle «est là», alors Dieu en tire des effets positifs pour notre bien - ce qui ne nous empêche pas d'exprimer nos sentiments de tristesse, de frustration, et même de révolte devant la souffrance. Dieu les accepte ; preuve en est le livre de Job : à la fin, l'Etemel approuve Job - malgré ses récriminations - et reprend ses amis qui ont pourtant développé de la « bonne théologie » (à leur mesure).⁵

Quels effets positifs peut avoir la souffrance?

«L'extrême grandeur du christianisme, dit Simone Weil, vient de ce qu'il ne cherche pas un remède surnaturel contre la souffrance, mais un usage surnaturel de la souffrance» (*La pesanteur et la grâce*).

1. *Elle nous évite parfois de plus graves désagréments*

Bien des souffrances peuvent nous éviter de plus graves désagréments. Lorsque j'avais 17 ans, je suis tombé gravement malade et j'ai perdu toute une année d'étude. Pourquoi Dieu permettait-il cette déconvenue? Depuis lors, j'ai pu constater que sans cette maladie et sans ce retard dans mes études, je n'aurais pas connu l'évolution spirituelle dont j'ai bénéficié par la suite avec les amis rencontrés dans la classe que j'ai dû «redoubler» ; selon toute probabilité, j'aurais dû faire la « campagne d'Italie » (dans laquelle plusieurs de mes anciens condisciples ont perdu la vie), je ne me serais pas réfugié en Suisse, je n'y aurais pas connu l'institut biblique où j'ai pu bénéficier d'un enseignement qui a orienté ma vie sur de tout nouveaux rails... Et je suis loin de tout connaître !

s Voir F. de Coninck: *Sur les routes d'une sagesse nouvelle* (Ed. Emmaüs 1998).

Généralement, nous ne comprenons pas pourquoi cette «tuile» nous tombe dessus et Dieu n'est pas obligé de nous l'expliquer. Il nous demande simplement de lui faire confiance.

Jon Tal Murphree dit que son chien a pu juger son maître bien cruel de lui refuser sa pitance si appétissante qu'il avait reniflée - ignorant que des morceaux de verre étaient tombés dans sa bouillie et que c'est pour cela qu'on lui refusait une jouissance qu'il pouvait estimer parfaitement légitime (81 p. 24).

Les parents corrigent leurs enfants pour leur éviter les désagréments que leurs tendances instinctives pourraient entraîner. Dieu agit de même : « Le Seigneur corrige celui qu'il aime : il châtie tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils. Supportez vos souffrances : elles servent à vous corriger. C'est en fils que Dieu vous traite. Quel est le fils que son père ne corrige pas ? Si vous êtes dispensés de la correction qui est le lot de tous les fils, alors vous êtes des enfants illégitimes, et non des fils » (Hébreux 12.6-8).

2. *Elle est parfois le moyen d'accéder à de plus grandes bénédictions*

Stanley Jones raconte : « En Chine, un médecin parvint, après des années de lutttes et de sacrifices, à édifier un hôpital de premier ordre. Dans leur ruée vers le nord, les troupes communistes de l'armée nationaliste saccagèrent l'hôpital et ne laissèrent que des ruines. Le travail de tant d'années était anéanti en un instant. Sans se laisser abattre, le docteur suivit l'armée pour prodiguer ses soins aux malades et aux blessés. En apprenant ces faits, le général Tchang-Kaï-Tchek demanda à sa femme : 'Pour quelle raison ce docteur étranger soigne-t-il nos malades et nos blessés, quand ce sont ces mêmes hommes qui ont détruit son hôpital?' Sa femme, qui était chrétienne,

répondit: 'C'est parce qu'il est chrétien'. Alors le général déclara: 'S'il en est ainsi, je veux devenir chrétien'». Et Stanley Jones ajoute : « Son noble comportement spirituel a fait autant et plus pour les hommes que ne l'aurait fait une vie entière de travail paisible » (51 p. 90).

3. *Elle est une occasion de nous examiner*

Pour beaucoup de gens, la souffrance est la punition d'un péché. C'était la thèse des amis de Job: «Toute souffrance particulière est le résultat d'un péché particulier. Elle est proportionnée à la gravité de l'offense ».

Leurs explications contiennent une part de vérité : la souffrance en général est la conséquence du péché en général. D'autre part, il est vrai que certaines souffrances sont la conséquence de certaines transgressions des lois de Dieu. En lui donnant la Loi, Dieu a prévenu son peuple : « Si vous ne m'écoutez pas et si vous n'obéissez pas à tous ces commandements, si vous méprisez mes ordonnances et si vous rejetez mes lois... je vous enverrai le dépérissement et la fièvre qui terniront votre regard et épuiseront votre vie » (Lévitique 26.14-16).

Parmi les malédictions dont l'Eternel menace le peuple en cas de désobéissance, se trouvent « des maladies qui feront dépérir, des fièvres et des inflammations de toutes natures» (Deutéronome 28.21-22). Alexandre Vinet disait avec raison: «Si l'homme pouvait impunément faire le mal, les lois de Dieu ne seraient respectées que dans la création matérielle» (*Nouveaux Discours* 1848 p. 51). Il peut arriver qu'une faute déterminée ait pour conséquence une souffrance déterminée. L'apôtre Paul nous avertit que «ce qu'un homme a semé, il le moissonnera» (Galates 6.7). Il établit aussi un lien entre une participation indigne au repas du Seigneur et certaines maladies (1 Corinthiens 11.30). Lorsque nous souffrons,

il est donc légitime de nous poser la question: «Le Seigneur veut-il me rendre attentif à une faute que j'ai commise? ». Mais il nous faut être très prudents lorsqu'il s'agit de notre prochain. Seul le Seigneur est habilité à poser cette question. «N'ajoutons pas aux souffrances de nos frères le poids d'accusations qui, en définitive, pourraient être fausses» (J.M. Nicole, 72 p. 13). Le livre de Job a été écrit en particulier pour réfuter la thèse des amis de Job. A la fin de l'épreuve lorsque Dieu s'exprime, il dit qu'il est «très en colère» contre eux, car ils n'ont pas parlé de lui « avec droiture » (Job 42.7).

Une voix d'avertissement

Cependant, même si elle ne s'appliquait pas au cas de Job, la thèse d'Elihou, celui qui a parlé en dernier lieu, contient un élément de vérité. Pour lui, la souffrance a valeur d'avertissement : « Dieu parle tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, par des songes, par des visions nocturnes, quand les hommes sont livrés à un profond sommeil. Alors il leur donne des avertissements, afin de détourner l'homme du mal et de le préserver de l'orgueil » (Job 33.14-16). «Dieu sauve le malheureux de sa misère, et c'est par la souffrance qu'il l'avertit » (Job 36.15). Le roi Ezéchias confessait : « Mes souffrances sont devenues mon salut » (Esaïe 38.17). L'auteur du Psaume 119 avoue aussi : « Avant d'avoir été humilié, je m'égarais. Maintenant, j'observe ta Parole. Tu es bon et bienfaisant » (v. 67-68).

« Dieu nous parle à voix basse dans nos plaisirs, à haute voix dans notre conscience, mais sa voix devient une clameur dans nos peines. Elles sont le porte-voix dont il se sert pour éveiller un monde sourd » (C.S. Lewis, 50 p. 128). Le premier effet de la souffrance est souvent de dissiper l'illusion que tout va bien. « Si le mal est présent,

la souffrance, qui nous révèle sa présence, est une chose relativement bonne » (p. 164).

«Au jour du malheur: réfléchis»

Deuxième effet: dissiper l'autre illusion qui consiste à croire que ce que nous possédons nous appartient et nous suffit (p. 131). La souffrance plante le drapeau de la vérité dans la forteresse rebelle. C'est pourquoi l'Ecclésiaste nous conseille : « Au jour du malheur, réfléchis » (7.14). Être victime d'un cambriolage est toujours cause de souffrance. Après en avoir fait l'expérience, nous avons constaté 1° que l'on pouvait fort bien se passer de certains objets et certains meubles, et nous ne les avons pas remplacés; 2° que nous nous attachions beaucoup moins aux «choses» qui pouvaient disparaître d'un moment à l'autre (cf. Matthieu 6.19-20).

Sur le plan collectif, des catastrophes peuvent aussi être des avertissements qui devraient pousser les hommes à s'examiner devant Dieu et à changer de comportement. Jésus l'a dit en évoquant l'effondrement d'une tour qui avait tué dix-huit personnes : « Croyez-vous qu'elles aient été plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem? Non, je vous le dis; mais vous aussi, si vous ne changez pas, vous périrez tous » (Luc 13.4-5).

4. *Elle donne à Dieu une occasion de nous examiner*

A la fin de la marche du peuple d'Israël à travers le désert, Dieu lui fait dire : « N'oublie jamais tout le chemin que l'Eternel ton Dieu t'a fait parcourir pendant ces quarante ans dans le désert afin de te faire connaître la pauvreté pour t'éprouver. Il a agi ainsi pour découvrir tes véritables dispositions intérieures et savoir si tu allais, ou non, obéir à ses commandements » (Deutéronome 8.2).

Mais Dieu qui sait tout a-t-il besoin de l'épreuve pour connaître nos dispositions? Certaines paroles de l'Écriture semblent l'impliquer. Au mont Moriya, «Abraham prit en main le couteau pour immoler son fils. A ce moment-là, l'ange de l'Éternel l'appelle et lui dit:... Ne porte pas la main sur le garçon, ne lui fais pas de mal, car *maintenant* je sais que tu révères Dieu puisque tu ne m'as pas refusé ton fils unique» (Genèse 22.10-12). La prescience divine, qui lui permet de connaître à l'avance le résultat de nos choix, porte, en fait, sur ce choix une fois qu'il aura été fait. C.S. Lewis fait remarquer à propos de l'épreuve d'Abraham: «Dire que 'Dieu n'avait pas besoin de tenter l'expérience', c'est dire que, parce que Dieu sait, la chose connue de lui n'a pas besoin d'exister» (50 p. 139).

5. *La souffrance contribue à notre progrès spirituel*

Nous pouvons suivre, à travers les pages du Livre, la manière dont la souffrance a transformé des hommes et des femmes : Jacob, le trompeur sans scrupules qui, par la souffrance de l'exil, des remords et des tromperies subies, sera prêt à être transformé par Dieu à Péniel. Joseph, « fils à papa » gâté devient, par les souffrances qu'il a endurées dans l'esclavage et la prison, le sauveur de ses frères, capable de leur pardonner ce qu'ils lui ont fait. Moïse, par la souffrance des longues années de solitude morale et d'abaissement, devient un chef modèle, libérateur de son peuple esclave. Job parvient à la certitude de la foi au travers de ses souffrances (Job 42.5). En Jésus, le salut du monde s'opère par la souffrance du Serviteur de l'Éternel (Esaïe 53).

Anselme de Canterbury disait un jour à un malade: «Lorsque les eaux montèrent, l'arche s'éleva au-dessus des eaux. La souffrance doit nous élever».

André Gide dit que les maladies peuvent être des clés qui nous ouvrent certaines portes. «Je crois qu'il y a certaines portes que seule la maladie peut ouvrir». Il ajoute que parmi ceux qui jouissent d'une excellente santé il n'a encore jamais trouvé quelqu'un qui ne fût pas limité d'une manière ou d'une autre - un peu comme ceux qui n'ont jamais voyagé - et il rappelle ce mot de Charles-Louis Philippe : « La maladie est le voyage des pauvres ». (Rapporté par Charles du Bos dans son *Dialo gue avec André Gide*).

J.T. Murphree dit que la souffrance forme des caractères solides - tout comme la course d'obstacles forme des muscles et que chaque ascension de montagne développe les poumons. Elle transforme notre personnalité pour la rendre plus semblable à celle du Christ.

« Nul n'aime souffrir, constate E. Bavarel. Et pourtant le commencement de l'Art de vivre consiste à admettre que la souffrance est non seulement inévitable, mais qu'elle est bonne, puisqu'elle permet seule à l'homme de se décanter, de se réaliser, de sortir des jardins de l'enfance, de mûrir et finalement d'atteindre son plein épanouissement dans la paix et le bonheur » (76 p. 132).

On connaît les vers célèbres d'Alfred de Musset dans *La nuit d'octobre*: «L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert». Dans *La nuit de mai*, il disait: «Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur».

E. Hunziker emploie les images suivantes : «Lorsqu'un aigle doit faire face à un orage, il place ses ailes d'une certaine façon et se sert de la force même de l'ouragan pour s'élever au-dessus de la tempête... L'huître perlière transforme ce qui la blesse en une précieuse perle» (*s.d.* p. 33). Le poète indien Rabindranath Tagore utilise une autre image: «Une corde de violon est posée sur une table. Elle ne subit aucune contrainte. Nous pouvons penser qu'elle est libre. Mais cette chose

muette est-elle libre? Placez-la sur un violon. Elle est liée ; elle produit, lorsqu'on la touche, des sons sourds. Mais tendez-la de plus en plus en tournant la clé. Qu'elle soit alors frappée par l'archet de Kreisler? Maintenant, elle est libre. Elle chante ! » (cité par Stanley Jones, 51 p. 104).

«Un monde mauvais offre des possibilités d'expérimen ter et d'exprimer du bien et de l'amour, ce qui n'aurait pas été possible sans la présence du mal » (N. Geisler, 78 p. 59). « Si nous coopérons avec Dieu dans nos souffrances, cela peut nous amener plus loin dans certains domaines que la santé n'eût jamais été capable de nous mener. Il faut souvent plus de foi et de courage pour porter la souffrance que pour être guéri» (J.T. Murphree, 81 p. 107).

Faut-il lutter contre la souffrance ?

La patience et la miséricorde sont de bonnes choses ; cependant, elles ne peuvent naître que dans un contexte d'opposition et de souffrance. Mais le fait que la souffrance puisse engendrer des vertus a été utilisé par Camus dans *La peste* pour fonder l'athéisme. Son argumentation est la suivante : « Puisque le mal est nécessaire pour engendrer un bien supérieur, on ne peut donc pas agir contre le mal ; ce serait agir contre Dieu qui l'a ordonné. Mais comme il est bon d'agir contre le mal et la souffrance, Dieu ne peut pas exister». Le choix se présente ainsi dans le livre : aider le médecin à lutter contre la peste que Dieu a envoyée pour punir les péchés des hommes, ou se tenir du côté du prêtre et ne pas combattre la peste pour ne pas s'opposer à Dieu. Mais ne pas combattre le mal est inhumain. Puisque être humain et soulager la souffrance humaine est bon, il est faux d'adopter l'attitude théiste.

Son raisonnement est démenti par l'attitude de Jésus devant la souffrance humaine. Quand ses disciples ont vu un aveugle-né, ils lui ont demandé : « Qui a péché? Cet

homme ou ses parents?» car, pour eux, comme pour les amis de Job, toute maladie était la punition d'un péché. « Jésus répondit : Cela n'a pas de rapport avec son péché, ni avec celui de ses parents; c'est pour qu'en lui tous puissent voir ce que Dieu est capable de faire » (Jean 9.3), et il a guéri l'aveugle. « Selon Jésus, dit Maurice Ray, l'explication de certaines épreuves n'est pas à chercher dans les circonstances personnelles ou familiales *passées* de l'homme, mais dans la bénédiction, voire la guérison, qu'il plaira à Dieu d'en tirer... Il y a des infirmités, des souffrances, voire des maladies dont le sens profond n'est pas à chercher dans les causes, mais dans les conséquences » (s.d. p. 42-43).

Vertu purificatrice de la souffrance

«Comme le feu purifie les corps et les choses, la souffrance purifie l'âme et l'esprit. Dans la lumière l'amour de la Croix, elle est la grande chance de l'homme» (E. Bavarel, 76 p. 20).

Les années d'épreuves ont été pour Joseph, Moïse, David, Jérémie comme pour Daniel, un temps de maturation et de croissance spirituelle qui les ont préparés pour les tâches que Dieu leur avait réservées. L'épreuve, comme la correction, «produit chez ceux qui ont été ainsi formés une vie juste, vécue dans la paix » (Hébreux 12.11).

L'apôtre Pierre écrit aux chrétiens qui passent par la souffrance : « Il faut que vous soyez attristés pour un peu de temps par diverses épreuves : celles-ci servent à éprouver la valeur de votre foi. Le feu du creuset n'éprouve-t-il pas l'or qui pourtant disparaîtra un jour? Mais beaucoup plus précieuse que l'or périssable est la foi qui a résisté à l'épreuve. Elle vous vaudra louange, gloire et honneur aux yeux de Dieu, lorsque Jésus-Christ apparaîtra »

(1 Pierre 1.6-7). Le feu du creuset «éprouve» l'or de deux manières : il montre si c'est vraiment de l'or et, en même temps, il le purifie. Il paraît que l'ouvrier qui soumet l'or à cette « épreuve » sait que cet or a atteint le degré de pureté désirable lorsqu'il voit son image reflétée parfaitement par la surface de l'or en fusion. C'est aussi le but de Dieu : que l'image de Jésus-Christ se reflète dans nos vies (Romains 8.29 ; 2 Corinthiens 3.18).

Jacques nous dit: «La mise à l'épreuve de votre foi produit l'endurance» (1.3). L'apôtre Paul a reconnu que son «écharde dans la chair», une maladie qu'il a vainement demandé par trois fois à Dieu de lui enlever, le préservait de l'orgueil (2 Corinthiens 12.7-10).

«En effet, nos détresses présentes sont passagères et légères par rapport au poids insurpassable de gloire éternelle qu'elles nous préparent. Et nous ne portons pas notre attention sur les choses visibles, mais sur les réalité encore invisibles. Car les réalités visibles ne durent qu'un temps, mais les invisibles demeureront éternellement» (2 Corinthiens 4.17-18).

« J'estime d'ailleurs qu'il n'y a aucune commune mesure entre les souffrances de la vie présente et la gloire qui va se révéler en nous » (Romains 8.18).

Même des auteurs profanes ont reconnu cette vertu purificatrice de la souffrance. Tolstoï disait : « La purification par la souffrance est moins douloureuse que la situation que vous faites à un coupable par des acquittements inconsidérés» (*Journal d'un écrivain*). Parmi les *Fleurs du mal*, Baudelaire cite la souffrance : « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance comme un divin remède à nos impuretés ». Gandhi appliquait le même principe à l'échelle d'une nation : « Aucun pays ne s'est jamais élevé sans s'être purifié au feu de la souffrance » (1920).

6. *Dieu nous apprend des leçons précieuses par la souffrance*

Dans le passage cité plus haut, l'Eternel dit au peuple d'Israël qu'il lui a fait connaître la pauvreté et la faim, qu'il l'a nourri de la manne, car «de cette manière, il voulait t'apprendre que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de toute parole prononcée par l'Eternel. Ainsi, en y réfléchissant, tu reconnaîtras que l'Eternel ton Dieu fait ton éducation comme un père éduque son enfant» (Deutéronome 8.2-5). Jésus nous rappelle aussi que son Père, tel un bon vigneron, émonde les sarments qui, déjà, portent du fruit (Jean 15.2), pour que ce fruit soit plus abondant et de meilleure qualité.

Dieu utilise souvent la souffrance pour nous rendre conscients de notre pauvreté morale et de nos besoins spirituels. Innombrables sont ceux qui se sont tournés vers lui - ou sont retournés vers lui - grâce à la souffrance. « Bien qu'étant Fils de Dieu, Jésus a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert... il a été *ainsi* amené à la perfection» (Hébreux 5.8; cf. 2.10). Si le chemin de la souffrance n'a pas pu être épargné au Fils de Dieu pour lui apprendre l'obéissance et pour l'amener à la perfection, pourrions-nous demander d'en être dispensés?

La souffrance nous rend reconnaissants (lorsqu'elle nous montre tout ce dont nous avons bénéficié avant que nous en soyons privés). Elle nous apprend à vivre dans la dépendance de Dieu et à prier. Elle développe en nous la patience (Romains 5.3, 5). Elle nous rend et nous maintient humbles (2 Corinthiens 12.7-10). Elle suscite en nous la compassion envers ceux qui souffrent (2 Corinthiens 2.3-6), car elle nous permet de les comprendre.

Elle nous rend sensibles à la Présence divine. De nombreux cantiques qui ont apporté un réconfort à des milliers de personnes ont été composés dans des temps de souffrance. «Nous cessons d'être occupés

de nous-mêmes en étant préoccupés de quelque chose de plus grand au-delà de nous-mêmes... Nous prenons conscience que ce qui se passe *en nous* est infiniment plus important que ce qui *nous arrive*» (J.T. Murphree, 81 p. 121s.).

J. Vincent parle du « mystérieux pouvoir qu'a la souffrance de déchaîner l'amour » : « La présence de l'amour sur la terre est liée à la souffrance. L'un ne va pas sans l'autre, à tel point que l'on peut affirmer encore, sans crainte de se tromper, qu'il y a longtemps que le monde aurait sombré dans son matérialisme, dans l'égoïsme et la brutalité, sans le perpétuel appel de la souffrance et sans le mystérieux pouvoir qu'a la souffrance de déchaîner l'amour».

C'est l'amour du Christ en croix qui a amené tant d'hommes et de femmes à renoncer à leur existence égoïste et à se donner à lui. J. Vincent raconte comment confronté aux rôles que la souffrance arrachait à un< pauvre montagnarde atteinte d'un cancer douloureux de la langue, il eut l'intuition de lire tout le récit de la Passion. Pendant la lecture, un mystérieux changement se fit : « le rôle s'éteignait et l'apaisement descendait sur ce monde éperdu. Par la contemplation de la souffrance du Christ, une femme avait trouvé la solution totale et parfaite au problème de son indicible souffrance» (41 p. 57).

«La tragédie de la vie, disait Thomas Carlyle, n'est pas tant dans ce que les hommes souffrent mais plutôt dans ce qu'ils manquent» (en refusant de souffrir). C'est pourquoi on peut dire avec le vieil Eschyle: «Il est bon d'apprendre à être sage à l'école de la douleur» (*Les Euménides*). Alphonse Karr appelait l'harmonie la «fille de la douleur» (*Poésies nouvelles*). C'est pourquoi Cicéron s'exclamait: «Tu perds ta peine, douleur; si infortuné que tu sois, je n'avouerai jamais que tu sois un mal » (*Tusculanes* 1.2). Malebranche (1638-1715) reconnaissait: « Il faut dire les choses comme elles sont : le plaisir est

toujours un bien, et la douleur toujours un mal ; mais il n'est pas toujours avantageux de jouir du plaisir, et il est quelquefois avantageux de souffrir la douleur», et Anatole France déclarait avec lyrisme : « La souffrance ! Quelle divine méconnue ! Nous lui devons tout ce qu'il y a de bon en nous, tout ce qui donne du prix à la vie, nous lui devons la piété, nous lui devons le courage, nous lui devons toutes les vertus » (*Le jardin d'Epicure*). Même la joie, qui semble être aux antipodes de la souffrance, en est « tributaire », selon Graham Greene : « La souffrance est partie essentielle de la joie. Quand nous avons faim, songez comme la nourriture est bonne » (*La puissance et la gloire*).

On a remarqué que la présence d'un enfant handicapé dans une famille accroît son unité. « En prenant soin de lui, chacun apprend la patience et la gentillesse qui adoucissent aussi bien sa vie que celle des autres. Passer soi-même par l'expérience de la souffrance rend plus jensible à celle des autres » (P. Cox, 91 p. 53).

C'est l'expérience que Paul lui-même a faite : « Il nous réconforte dans toutes nos détresses, afin qu'à notre tour nous soyons capables de réconforter ceux qui passent par toutes sortes de détresses, en leur apportant le réconfort que Dieu nous a apporté. De même, en effet, que les souffrances du Christ surabondent dans notre vie, surabonde le réconfort qu'il nous donne. Si donc nous passons par la détresse, c'est pour votre réconfort et votre salut. Et si nous sommes réconfortés, c'est pour que vous receviez, vous aussi, du réconfort afin de pouvoir supporter les mêmes souffrances que nous endurons » (2 Corinthiens 1.4-6).

« Nous mettons les choses brisées au rebut alors que Dieu jette celles qui n'ont pas été brisées, car elles ne lui sont d'aucune utilité » (M.R. DeHaan, 82 p. 12). « Quand nous voulons être autre chose que ce que Dieu nous veut, nous voulons ce qui, en réalité, ne nous rendra pas heureux. Ses divines exigences qui, à nos oreilles naturelles, rendent un

son de despotisme plutôt que d'amour, nous conduisent, en réalité, là où nous voudrions aller, si nous savions ce qui nous est bon» (C.S. Lewis, 50 p. 78).

Cependant, n'oublions pas que toute souffrance est une épreuve, c'est-à-dire qu'elle peut avoir un résultat positif ou négatif ; Elihou en a prévenu Job : « Garde-toi de te livrer au mal, car la souffrance t'y dispose » (Job 36.21). Et Georges Duhamel, faisant appel à ses expériences de médecin, constatait avec amertume que « les trois quarts des souffrances ne sont que de la souffrance perdue » (*Paroles de médecin*).

7. *La souffrance nous permet de glorifier Dieu*

C'est le thème principal du livre de Job. Dans le prologue, Satan insinue que si Job sert si fidèlement Dieu c'est parce que celui-ci le récompense largement par des bénédictions sur le plan matériel et sur celui de sa famille. Cette accusation atteint Dieu lui-même bien plus que Job : il est incapable de se faire aimer gratuitement ; il n'a pas d'enfants, pas d'amis, rien que des mercenaires qui le servent parce qu'il les paie bien.

L'épreuve seule pourra faire éclater la vérité. Dieu est moralement contraint de relever le défi de Satan et de lui donner carte blanche pour démontrer si son insinuation est vraie. Ainsi Job devient le « champion » de Dieu, dans le sens que ce mot avait au Moyen-Age : il devra défendre l'honneur de Dieu.

Ce sens suprême de la souffrance nous explique peut-être pourquoi tous les héros de la foi de Hébreux 11 ont dû passer par l'épreuve, pourquoi Dieu a permis que l'Eglise subisse tant de persécutions au cours des siècles, pourquoi aujourd'hui encore, tant de fidèles croyants endurent des souffrances non méritées. Par leur constance et leur fidélité au milieu des tribulations, ils

apportent la démonstration péremptoire que Dieu leur est plus précieux que n'importe quoi ; il est, pour eux, le bien suprême, l'unique objet de leur affection.

Ce sens de la souffrance nous permet d'entrevoir le sens de bien des épreuves inexplicables du point de vue humain: pourquoi ce serviteur de Dieu à l'activité si féconde est-il subitement retiré du champ de bataille et jeté sur un lit de souffrance? Pourquoi tant de chrétiens fidèles souffrent-ils dans les geôles des pays où le christianisme est hors-la-loi? Pourquoi cette mère de famille est-elle privée de son mari alors qu'elle et ses enfants auraient encore tant besoin de lui? Parce qu'en portant leur souffrance avec foi et patience, ils démontrent devant Dieu, devant les autorités invisibles dans les lieux célestes et devant les hommes, que leur confiance en Dieu n'est pas ébranlée et qu'ils continuent, malgré tout, à l'aimer et à le servir. Ce faisant, ils réduisent Satan au silence et glorifient Dieu.

De plus, la manière dont un chrétien porte sa souffrance est l'un des témoignages les plus convaincants de la force supra-humaine que Dieu accorde à ceux qui s'attendent à lui. « L'attitude du chrétien en face de la souffrance peut être un puissant appui pour la prédication de l'Evangile... Quelle force a le témoignage d'un chrétien tout ordinaire qui, au milieu de ses grandes souffrances, ne s'apitoie pas sur lui-même, ne sombre pas dans l'amertume, mais démontre une profonde paix de l'âme, et même une joie étonnante face à l'épreuve. C'est là une vivante justification de l'Evangile» (H. Carson, 85 p. 50).

Un cher ami était atteint d'une maladie qui le privait progressivement de l'usage de sa bouche - donc aussi de la parole - et de tous ses membres. La manière dont il a accepté son épreuve sans se plaindre, en gardant jusqu'à la fin le sourire et une attitude reconnaissante envers tous, a profondément impressionné tout le personnel soignant. Un jour, après son décès, le médecin de la

clinique a rencontré son fils à une station d'essence et lui a dit : « Nous, on le soignait, mais lui nous guérissait ».

La souffrance vaincue

«Il a souffert»

La souffrance sous sa forme la plus dure a été endurée par le Fils de Dieu lui-même. Il est venu sur cette terre partager les souffrances avec nous : il est né dans une étable. Peu après, ses parents ont dû se réfugier en Egypte ; plus tard, il a vécu de la vie rude d'un artisan campagnard. A trente ans, il a parcouru les routes de la Palestine pour prêcher ; il a connu la faim, la soif, la fatigue et l'incompréhension des siens. En réponse aux bienfaits qu'il a répandus partout, il a souvent récolté l'ingratitude et la haine de ceux qu'il dérangeait. On a comploté son arrestation et sa mort. Il a été trahi par l'un de ses disciples, abandonné par tous les autres, livré entre les mains d'une soldatesque cruelle, condamné sur la déposition de faux témoins, on s'est moqué de lui jusque sur la croix où il a expiré après d'atroces souffrances.

Il reste, certes, bien des points d'interrogation dans le problème de la souffrance, mais, comme disait Paul Claudel: «Il y a au moins quelque chose que nous ne pouvons pas dire à Dieu : 'Vous ne savez pas ce que c'est'» (que de souffrir). «Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance. Il n'est même pas venu l'expliquer. Il est venu la remplir de sa présence. Oui, il est venu l'assumer, la transcender, la glorifier. Et, par sa résurrection nous assurer que l'acceptation de la croix est le gage de notre délivrance ».

« Un père dont le fils avait été tué au Viêt-nam posait la question: 'Où était Dieu quand mon fils a été tué?' Son vieux pasteur, avec bonté, lui répondit : 'Là-même où il était quand son propre fils a été tué au Calvaire'» (P. J. Lindell, 79 p. 29).

Ruben Saillens termine ses méditations sur *Le Mystère de la souffrance* par un chapitre sur «La souffrance divine» : souffrances à la croix, « mais les souffrances de ce corps très saint ne furent que la partie la moins douloureuse de sa Passion » : ingratitude des hommes, mépris et insultes, abandon de ses disciples, abandon de Dieu lui-même furent bien plus douloureux. (27 p. 24).

« En effet, Dieu, qui a créé tout ce qui existe et pour qui sont toutes choses, voulait conduire beaucoup de fils à participer à sa gloire. Il lui convenait pour cela d'élever à la perfection par ses souffrances celui qui devait leur ouvrir le chemin du salut » (Hébreux 2.10). « Car, puisqu'il a lui-même été éprouvé dans ce qu'il a souffert, il peut secourir ceux qui sont éprouvés » (2.18). « En effet, nous n'avons pas un grand-prêtre qui serait incapable de se sentir touché par nos faiblesses. Au contraire, il a été tenté en tous points comme nous le sommes, mais sans commettre de péché » (4.15). « Bien qu'étant Fils de Dieu, il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert » (5.8).

« Il est infiniment plus facile de souffrir par obéissance à un ordre humain que d'accepter la souffrance en tant qu'homme libre et responsable. Il est infiniment plus facile de souffrir avec d'autres que de souffrir seul. Il est infiniment plus facile de souffrir comme un héros public que de souffrir dans un coin et dans l'ignominie. Il est infiniment plus facile de souffrir une mort physique que d'endurer une souffrance spirituelle. Le Christ a souffert en tant qu'homme libre, seul, dans un coin et dans l'ignominie, dans son corps et son esprit ; et depuis ce jour, beaucoup de chrétiens ont souffert avec lui » (D. Bonhoeffer).⁶

⁶ *Lettres et écrits de prison (Letters and Papers from Prison)* Collins Fontana 1959.

Résistance et soumission: Lettres et notes de captivité Genève Labor & Fides 1963.

«Par ses souffrances, nous sommes guéris»

Parce que Jésus a souffert, dans sa vie terrestre et sur la croix, nous pouvons être guéris de la maladie du péché et de toutes les souffrances inutiles. Nous serons même guéris un jour de nos corps et nos âmes sujets à la souffrance. «Dieu essuiera toute larme de leurs yeux... il n'y aura plus ni deuil, ni plainte, ni souffrance. Car ce qui était autrefois a disparu» (Apocalypse 21.4).

James Packer demande: «Est-ce que l'existence du mal - la méchanceté, la souffrance inutile et la dégradation du bien - ne fait pas penser que Dieu le Père n'est pas tout-puissant après tout? Car certainement, il éliminerait tout cela s'il le pouvait. Oui, il l'éliminera, et il est en train de le faire ! Grâce au Christ, des gens méchants comme vous et moi sont déjà en train d'être rendus bons ; de nouveaux corps, exempts de souffrance et de maladie sont en train d'être préparés et, avec eux, un univers reconstruit. L'apôtre Paul nous assure 'qu'il n'y a aucune commune mesure entre les souffrances de la vie présente et la gloire qui va se révéler en nous' et que 'la création elle-même sera délivrée de la puissance de destruction qui l'asservit pour accéder à la liberté que les enfants de Dieu connaîtront dans la gloire' (Romains 8.8, 19-23). Si Dieu élimine plus lentement que nous ne le désirerions le mal de ce monde pour introduire l'ordre nouveau, c'est afin d'étendre davantage son dessein plein de grâce et d'y inclure plus de victimes du mal de ce monde que cela n'eût été possible autrement ».⁷

Trouver un sens à sa souffrance

Nietzsche disait : « Celui qui a un but pour lequel il vit peut presque tout supporter » ; et celui qui reconnaît un

⁷ J. I. Packer *I Want to be a Christian* Kingsway Publications 1978 p. 30-31.

sens à sa souffrance la porte avec plus de courage et peut même la transformer en bénédiction.

Un médecin déclarait : « Certainement que le plus dur que l'on puisse attendre d'un homme, c'est non seulement de souffrir, mais encore de trouver un sens à sa souffrance, un sens qui soit plus élevé et plus positif parce qu'il ne peut être acquis qu'en luttant et en tenant ferme. Mais si le malade fait cela, des forces intérieures et de nouvelles possibilités de vie insoupçonnées croissent en lui et, fréquemment, ôtent à sa maladie son dard pénible originel et son visage destructeur. Il prendra alors conscience qu'être un malade incurable ne signifie pas être coupé de toute manifestation productive de la vie. Combien d'œuvres immortelles dans l'art, dans la musique ou la poésie, ont été créées par des hommes atteints d'une maladie incurable qui ont réalisé malgré elle la vocation de leur vie, parce qu'ils ne se sont pas livrés sans résistance à la maladie. Ainsi Dostoïevski, atteint d'épilepsie, n'a pas seulement écrit des romans parmi les plus significatifs, mais il a encore exercé sur son entourage une profonde influence sur le plan humain. Ou bien Beethoven, sourd et atteint de maladie chronique, a créé ses dernières et ses plus belles compositions » (Joachim Bodamer).⁸

C'est l'expérience qu'a faite en notre temps un homme qui fut atteint, dans la fleur de l'âge, d'une paralysie irréversible. A 45 ans, il raconte : « En 1956, une grave polio myélite est tombée sur moi comme un coup de tonnerre d'un ciel bleu. J'avais alors 26 ans et je me trouvais à la fin de mes études. En tant que jeune homme, j'avais à assumer le fait que, ma vie durant, je serai toujours paralysé. J'ai dû enterrer beaucoup de projets, de désirs et d'attentes. Je ne savais pas comment ma vie continuerait. Je me retrouvais par terre et me sentais comme un

⁸ Arzt u. Patient Freiburg, Herder (Herder Bücherei n° 113) p. 76s.

arbre scié : détaché de la vie, abattu, plus bon à rien, un fardeau pour les autres.

« ‘Ma grâce te suffit’. Cette parole fut une révélation pour moi. Elle m’a donné la force pour une nouvelle vie. Par elle, mon existence a pris une nouvelle direction : il me fallait voir un sens à ma maladie et penser que Dieu m’avait conduit sur ce chemin.

«C’est la vocation d’un malade d’avoir du temps pour les autres - du temps d’horloge et du temps dans son cœur - et de les écouter. Parce que beaucoup sont faibles, *nous* devons être forts. Parce que personne n’a plus le temps, *nous* devons en trouver. Parce que beaucoup ne voient plus de sens à leur vie, nous sommes appelés à leur montrer, en vivant, que la vie a un sens.

«J’ai expérimenté des centaines de fois combien j’a’ été enrichi par des personnes que j’ai essayé en toute simplicité de rencontrer avec bonté. Etre là pour d’autres : en 19 années d’existence, couché là, j’avais besoin d’apprendre cela d’une manière toute nouvelle et je veux le faire ma vie durant» (Cité H. Krômmler, 76 p. 115-116).

Ce qui ôte à la souffrance son dard venimeux, c’est qu’«à la lumière de la souveraineté de Dieu et de sa compassion, même et surtout à l’heure où l’épreuve serait inexplicable, le chrétien reste assuré que cette souffrance n’est pas vaine et qu’elle s’inscrit dans un dessein qui n’est pas dénué de sens, même s’il échappe momentanément à sa compréhension» (M. Ray, s.d. p. 53). Car il faut bien le reconnaître : « Les extrémités du mal doivent avoir un sens pour la foi chrétienne, mais il ne nous est pas toujours donné ici-bas de savoir lequel et de pouvoir l’expliquer» (M. Nédoncelle, Préface à C.S. Lewis, 50 p. 19).

Le problème humain fondamental

Tous les médecins du monde s’efforcent d’éloigner de leurs patients le spectre de la mort. Leur vocation est

de lutter contre la maladie. Ils y consacrent toutes leurs forces et leur compétence. Mais il vient un moment où ils sont obligés de déclarer forfait et de dire : « Je ne puis plus rien pour vous ! ».

« La mort et le silence de mort sont les seules choses certaines de l'avenir et celles qui sont communes à tous. Il est curieux que cette seule certitude et seule chose commune à tous n'ait presque aucune influence sur les hommes et qu'ils sont le plus éloignés de se sentir une 'fraternité de la mort'. Je suis heureux de voir que les hommes ne veulent absolument pas penser la pensée de la mort» (F. Nietzsche).⁹

Elisabeth Kübler-Ross, qui s'est beaucoup occupée de ce problème de la mort, le confirme : « Au fin fond de notre cœur, dans notre être inconscient, nous sommes convaincus que nous ne pouvons nous-mêmes pas être atteints par la mort. Inconsciemment, nous nous rebiffons contre la pensée que notre vie sur terre pourrait avoir une fin ». ¹⁰

Edgar Bavarel a pris la démarche inverse : il est parti de la certitude de sa mort pour trouver le sens de sa vie : « Rien n'est plus certain que la mort de tout ce qui vit... Rien n'est plus certain que votre propre mort, à vous qui lisez ces lignes en cet instant précis... Et puisque les faits, ces juges souverains, disent l'impuissance du matérialisme à rendre l'homme heureux, il faut bien trouver autre chose. Quelque chose qui arrache l'homme à l'inquiétude et à l'angoisse qui le rongent. Quelque chose qui le sauve du désespoir. Ce sont ces constatations qui m'ont amené à accrocher cette quête d'espoir et de bonheur à la certitude de la mort» (76 p. 25).

Il dit qu'« un homme ne peut pas réussir son destin tant qu'il n'aura pas répondu sans la moindre ambiguïté à l'interrogation de sa propre mort :

⁹ *Also sprach Zarathustra Werke Band 2 Die fröhliche Wissenschaft* München, Hanser Verlag 1966 p. 278.

¹⁰ *Interviews mit Sterbenden* Stuttgart-Berlin, Kreuz-Verlag 1974 p. 10.

Homme, tu viens inexorablement à moi.
Chaque instant d'une durée limitée te rapproche de moi.
Qui suis-je, moi, ta mort? Sais-tu où je vais te conduire?
As-tu conscience que la vie va se poursuivre
indéfiniment au-delà de moi?
As-tu vraiment entendu: indéfiniment?
Dans le bonheur ou dans le malheur éternel
selon les actes de ton temps de vie terrestre.

Homme tu dois choisir.

L'enjeu de ce choix n'est pas un enjeu quelconque :
C'est ton propre bonheur durant ta vie terrestre et dans
la vie éternelle.
Ou ton propre malheur durant ta vie terrestre et dans
la vie éternelle.

Ma mort, je ne l'éviterai jamais, elle me trouvera où
que je sois,
à n'importe quel instant, quand elle voudra.
Et cette seule certitude qui met en échec toute la science
du monde suffit à me forcer à choisir Dieu ou à le refuser »
(76 p. 29-31).

«Personne ne sait à l'avance le jour ni l'heure. La
seule attitude raisonnable est dès lors de vivre chacun
des jours qui me sont donnés comme s'il devait être le
dernier. C'est là l'unique manière de connaître le jour et
l'heure de ma mort» (p. 42). «L'art de vivre de plain-pied
avec la mort est l'un des plus hauts signes de la réussite
d'un destin d'homme » (p. 43).

Paul Baumann, atteint d'une maladie dont il savait l'issue
fatale, le confirme. Il reproduit dans son témoignage
cette phrase qu'il avait lue quelque part et dont il expérimentait
toute la vérité : « Ceux-là seuls qui se sentent
exposés à la mort peuvent réellement vivre ». Et il ajoute

« J'en suis tout à fait convaincu maintenant » (*Le chrétien face aux crises de la vie* p. 80).

«Mais réussir sa mort ne dépend pas des dernières minutes avant la mort, même pas des années qui la précèdent. Celui qui résout positivement l'énigme de la vie, résout aussi celle de la mort. Il n'y verra en tout cas pas un non-sens. Celui qui voit sa vie comme faisant partie d'un tout dans lequel la mort est impliquée l'abordera avec sérénité» (H. Krömler, 76 p. 177).

James Packer résume toute la problématique en disant : «La mort est le problème humain fondamental, car si elle est réellement définitive, rien ne vaut la peine, sauf de jouir: 'Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons, car demain nous mourrons' (1 Corinthiens 15.32). Et aucune philosophie, aucune religion qui ne parvient pas à intégrer le problème de la mort ne nous est d'une réelle aide.

«C'est là, toutefois, que le christianisme se démarque. Seul parmi les religions du monde et tous les 'ismes', il considère la mort comme étant vaincue. Car la foi chrétienne est une espérance reposant sur un fait : le fait que Jésus est corporellement ressuscité de la tombe et qu'il vit éternellement à présent dans les cieux. L'espérance nous dit que lorsque Jésus reviendra - le jour où l'histoire s'arrêtera et où ce monde finira - il transformera notre corps misérable pour le rendre conforme à son corps glorieux (Philippiens 3.21; cf. 1 Jean 3.2). Cette espérance concerne tous ceux qui sont morts en Christ aussi bien que les chrétiens qui vivront au moment de son apparition, car 'l'heure vient où tous ceux qui sont dans la tombe entendront la voix du Fils de l'homme. Alors, ils en sortiront : ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie' (Jean 5.28-29). La résurrection du corps implique la restauration de la personne - pas seulement une partie de moi, mais tout ce que je suis - pour une vie

active, créative, immortelle, pour Dieu et avec lui». ¹¹

C'est cette espérance qui animait les premiers chrétiens. Leur attitude devant la mort scandalisait leurs contemporains. Au lieu de se lamenter de la disparition d'un des leurs, ils portaient des habits de fête et se réjouissaient de le savoir auprès de Dieu et de Jésus. Ils manifestaient par là leur absolue certitude que la mort n'était pas la fin dernière, mais la porte qui ouvrait l'accès à une vie sans fin dans la présence de Dieu. Aujourd'hui encore, ceux qui sont devenus enfants de Dieu ont cette même assurance devant une tombe ouverte, car ils ont foi dans la parole de Jésus : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui place en moi toute sa confiance vivra même s'il meurt. Et tout homme qui vit et croit en moi ne mourra jamais (définitivement)... Je vis et vous vivrez aussi » (Jean 11.25-26; 14.19). Quelle différence de perspective avec « ceux qui n'ont pas d'espérance » tel un Bertrand Russel qui disait : « A ma mort, je pourrai ».

Conclusion

L'attitude des chrétiens devant la souffrance peut paraître paradoxale : d'une part, ils affirment que Dieu, le Tout-puissant, aime les hommes et ne désire pas les voir souffrir, mais d'autre part, ils reconnaissent que la souffrance est un fait inévitable dont eux-mêmes ne sont pas dispensés.

Le Fils de Dieu lui-même a connu la souffrance, il a été « élevé à la perfection » par elle. Il a souffert la mort à notre place, de sorte que « nous sommes guéris par ses souffrances ». Guéris de la condamnation du péché et des souffrances qu'il entraînait dans nos vies, mais non pas

¹¹ J. I. Packer *I want to be a Christian* Kingsway Publications 1978 p. 71-72.

délivrés de toute souffrance, car tout en étant intrinsèquement un mal, elle peut avoir des effets bénéfiques en favorisant nos progrès spirituels, en nous rapprochant de Dieu et nous donnant des occasions de le glorifier.

En définitive, la souffrance reste un grand mystère, lié à cet autre mystère : le problème du mal, qui contient et résume toutes les énigmes que nous pose notre existence ; c'est un problème qu'il serait tentant - mais non pas honnête - d'éluder. C'est pourquoi nous essayerons d'en délimiter les contours dans le chapitre suivant.

Le problème du mal

Le problème du mal

Le problème de la souffrance est intimement lié à celui du mal : pourquoi, si un Dieu bon et tout-puissant a créé le monde, y trouvons-nous le mal? D'où vient-il?

«Depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent», ils ont été intrigués et tourmentés par ce problème. Les solutions que les plus grands penseurs de l'humanité y ont données sont fort nombreuses. On peut néanmoins les regrouper en quatre catégories :

1. *Le mal n'existe pas*: ce que vous appelez mal n'est qu'une forme (cachée ou future) du bien ou, selon d'autres, une absence de bien.

2. *Le mal émane d'une source indépendante de Dieu* ; il est l'œuvre d'un autre dieu opposé au Dieu bon. C'est la solution préconisée par les religions dualistes et par les philosophies qui attribuent le mal à un principe indépendant de Dieu.

3. *Dieu n'existe pas*; le monde est livré à lui-même et à la loi de l'entropie c.-à-d. à la dégradation progressive de son énergie et au désordre grandissant. Les athées optimistes font confiance à l'Evolution qui a déjà permis à l'homme de s'élever du pithécanthrope à *ihomo sapiens* et qui lui permettra peu à peu de diminuer, puis d'éliminer le mal dans le monde.

4. *Nous ignorons l'origine du mal*. Malgré les efforts faits pendant des siècles par les théologiens chrétiens pour concilier la toute-puissance, la bonté et l'omniscience de Dieu avec l'existence du mal, beaucoup d'entre eux

avouent, en fin de compte, leur ignorance sur l'origine de ce dernier et leur incapacité à trouver une solution satisfaisante au problème.

Essayons de passer brièvement en revue ces quatre attitudes.

1. **Le mal n'existe pas**

Nous avons déjà vu que, pour certaines religions orientales, tout est illusion: la souffrance, le bien et le mal. Rien n'existe en réalité. Piètre consolation pour celui qui vient de se faire voler à l'arrachée sa serviette avec tous ses papiers et ses documents, pour le père à qui on vient annoncer que son enfant a été victime d'un pédophile ou d'un pervers sexuel, pour la femme qui subit à longueur d'années les sévices d'un mari alcoolique, et pour tous ceux qui souffrent des multiples formes de la méchanceté humaine : cambriolages, incendies volontaires, crimes, viols, guerres avec leurs séquelles d'injustices et d'atrocités. Allez leur dire : « Non, le mal n'existe pas : il n'est qu'une forme larvée du bien, le moyen d'accéder à un bien supérieur ! » et vous verrez leur réaction.

Le christianisme connaît aussi quelques variantes de cette théorie: celles qui sont défendues par ceux que Henri Biocher appelle « les optimistes ».

Les optimistes

Tout le monde connaît la formule qui résume la thèse de Leibniz (qui a nourri le sarcasme de Voltaire) : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». Pour lui, le mal n'est pas une chose, mais l'absence de l'être : la cécité est l'absence de vue, l'injustice, l'absence de justice. Il n'est pas une réalité en soi, mais l'abandon

du bien que l'on aurait pu choisir. La maladie est l'absence de santé, l'égoïsme: le manque d'amour et de considération des autres. Le mal concourt à la beauté de l'ensemble - comme les dissonances dans une symphonie. Alexander Pope déclarait : « Une chose est certaine : tout ce qui est, est bon ». Claude Tresmontant et le Père Teilhard de Chardin se situent un peu sur la même ligne. Pour ce dernier, « tout ce qui monte converge », l'Évolution est équivalente à l'incarnation, le monde est engagé dans une « transsubstantiation universelle » vers le point Oméga. Le Mal est « un accompagnement rigoureusement inévitable de la Création », mais les déchets douloureux se muent en facteurs de divinisation en servant au bien supérieur des fidèles ; le mal est moteur auxiliaire du progrès, les difficultés présentes ne sont que les remous d'une crise de croissance.

St Thomas d'Aquin, travaillant sur des bases posées par St Augustin, a construit un système très homogène dans lequel le mal n'est *rien*, il n'est que manque, défaut, privation de bien. Les thomistes modernes (Maritain, Sertillanges, Journet) ont développé la doctrine du maître : « Dieu permet (sans le vouloir) le mal du péché parce qu'il en tirera du bien », ainsi « le péché d'Adam a été permis pour l'incarnation rédemptrice » (J. Maritain).

Le danger de cette approche est de sous-estimer le mal, de l'excuser par une fausse nécessité, en le considérant comme un moyen des fins divines. Or, l'Écriture ne dit jamais que Dieu a permis le mal *en vue* d'en tirer du bien : il l'utilise en vue du bien *une fois qu'il est commis*, ce qui est très différent.

2. Le mal émane d'une source autre que Dieu

Pour les tenants de ce deuxième groupe, le mal est la résultante d'un autre dieu ou d'un principe indépendant

de Dieu. Ce genre d'explication est le propre de toutes les religions et de tous les systèmes dualistes. Le représentant classique du dualisme est le zoroastrisme, la religion fondée par Zoroastre, qui a représenté l'univers comme étant le théâtre d'une lutte cosmique entre *Ahura-Mazda*, le dieu du bien, et *Angra Mainyou*, le dieu du mal. Sa théorie dualiste a été reprise dans le monde chrétien par le prophète perse Mani (216-276). Le manichéisme enseignait que les deux principes, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, ont coexisté indépendamment de toute éternité.

Le manichéisme fut un mouvement important dans le christianisme des premiers siècles ; il a constitué un grave danger pour l'Eglise. Sa résurgence dans le mouvement cathare a entraîné à sa suite une partie de la chrétienté médiévale.

Mais la religion biblique ne contient-elle pas aussi un aspect dualiste? Dès les premières pages de l'Ecriture, il est question d'un adversaire de Dieu, sous la forme du serpent, du diable, de celui qui est appelé ailleurs Satan, qui jusqu'à la fin des temps, s'opposera à Dieu et s'efforcera de contrecarrer ses plans. La Bible le présente sous différents noms: le Tentateur (Matthieu 4.3; 1 Thessaloniens 3.5), l'Ennemi (Matthieu 13.39), Bélial (2 Corinthiens 6.15), le dieu de ce monde (2 Corinthiens 4.4), la puissance des ténèbres (Luc 22.53), l'Adversaire (1 Pierre 5.8), le serpent ancien (Apocalypse 20.2), l'Accusateur (Apocalypse 12.10), l'Esprit du mal (1 Jean 2.13). Nos versions françaises l'appellent aussi «le Malin», non pas essentiellement dans le sens actuel du mot (rusé, habile), mais dans le sens étymologique: incarnation du mal. «Beaucoup de théologiens, dit J.I. Packer, ont banni l'idée d'un diable personnel dans le royaume du mythe ». Mais dans la Bible, il nous est présenté comme quelqu'un qui existe bel et bien. En tout cas, Jésus et les apôtres y croyaient.

L'Écriture nous le présente comme « un être puissant, ayant le pouvoir de manipuler les terroristes (Job 1.15,17), et même de provoquer des catastrophes naturelles (Job 1.16, 18, 19). C'est un bourreau cynique et même sadique dans certains de ses actes (Matthieu 13.25, 38, 39). La Parole de Dieu le tient parfois pour responsable de maladies et de souffrances qui nous paraissent absurdes et cruelles (Actes 10.38). L'étendue et la durée de ses activités ne sont limitées que par Dieu » (H. Bryant, 86 p. 14).

« La rébellion de l'homme a ouvert la porte à la domination de Satan... Dans sa sagesse, et pour des raisons qu'il ne nous a pas révélées, le Seigneur a laissé à Satan une certaine puissance ; mais celle-ci reste toujours sous son contrôle » (H. Carson, 85 p. 13). Ainsi, Jésus parle d'une femme « que Satan a tenue liée durant dix-huit ans » (Luc 13.16) et l'apôtre Paul reconnaît que son « écharde dans la chair » est l'œuvre d'un « ange de Satan » (2 Corinthiens 12.7). L'Apocalypse évoque l'activité de Satan séduisant les nations (20.8) et inspirant la Bête et le faux prophète pour qu'ils accomplissent cette œuvre de séduction. « Derrière la cupidité et la cruauté des hommes qui engendrent d'innombrables souffrances se cache le prince des ténèbres » (H. Bryant, 86 p. 13).

Les conséquences de la révolte de Satan

La rébellion de Satan et la chute de l'homme ont aussi affecté profondément la nature elle-même. « La création, dit Paul, a été soumise à la fragilité (à ce qui est vain, dérisoire, futile, passager, frustrant, précaire...); cela ne s'est pas produit de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise » (c.-à-d. Satan ou l'homme). Mais un jour, « elle sera délivrée de la puissance de destruction qui l'asservit » (Romains 8.20-21). Cette sujétion explique bien des souffrances dans le monde animal et humain ainsi que

des catastrophes naturelles. «Jusqu'à présent, la création tout entière est unie dans un profond gémissement et dans les douleurs d'un enfantement» (v. 22) - l'enfantement d'un monde meilleur où elle sera de nouveau telle que Dieu l'a créée.

Que le mal et l'origine du mal dans l'humanité soient liés à Satan est dit clairement dans la Bible. Cependant, pour résoudre le problème de l'origine du mal, il faudrait résoudre celui de l'origine de Satan - du moins : du mal en lui. L'Ecriture nous le présente comme une créature, au même titre que les anges. Comment le mal a-t-il pu pénétrer en lui? L'apôtre Pierre parle des « anges qui ont péché » et qui ont été « précipités dans l'abîme » (2 Pierre 2.4). Le passage parallèle de l'épître de Jude dit qu'« au lieu de conserver leur rang, ils ont abandonné leur demeure » (v. 6). Ces affirmations laissent supposer qu'ils avaient une certaine liberté de choix et qu'ils ont suivi Satan dans sa révolte contre Dieu, avant la création de l'homme.

Pourquoi Satan s'est-il révolté?

Sur cette révolte, l'Ecriture est très discrète. Beaucoup de chrétiens appliquent deux passages des prophètes à cet événement. Il s'agit d'Esaïe 14.4-21 et d'Ezéchiél 28.12-19 qui se réfèrent en premier lieu aux rois de Babylone et de Tyr, deux rois très riches et arrogants qui, tous deux, ont été destitués de leurs trônes à cause de leur orgueil. Ces passages ne contiennent pas de référence directe à Satan, mais déjà avant l'ère chrétienne, les exégètes juifs ont estimé qu'ils contenaient des allusions dépassant le cadre des rois historiques auxquels ils se rapportaient en premier lieu. Plusieurs Pères de l'Eglise ont suivi la même ligne. Les raisons qui ont amené les uns et les autres à cette conclusion sont les suivantes :

1. Certaines expressions ne pourraient pas s'appliquer à un roi humain: «Par ta grande sagesse et ta beauté parfaite, tu étais un modèle de perfection. Tu étais en Eden, dans le jardin de Dieu. Tu étais recouvert de pierres très précieuses... tu étais un chérubin ayant un rôle de protecteur et une grande envergure sur ma montagne sainte. C'est là que tu étais... Tu as été irréprochable dans toute ta conduite depuis le jour où tu as été créé, jusqu'à ce que le mal se soit trouvé chez toi » (Ezéchiel 28.12-15). Puisque c'est l'Etemel qui parle, il faut donner à ces paroles tout leur poids.

2. Les prophéties bibliques sont souvent susceptibles de deux applications (cf. 1 Pierre 1.10-12). C'est le cas pour un certain nombre de prophéties messianiques (cp. Nombres 21.9 avec Jean 3.14 ; Esaïe 7.10-14 avec Matthieu 1.25). Le Psaume 22 se rapportait d'abord à une expérience de David, mais le Nouveau Testament en rapporte l'accomplissement ultime à Jésus en croix.

3. L'Ecriture attribue ailleurs à Satan un grand pouvoir et une autorité incontestable (2 Corinthiens 4.4).

Si nous rapportons ces deux passages à Satan nous pouvons en tirer quelques conclusions à son sujet :

1. C'est une créature dépendante de Dieu, qui, comme tout ce qui est sorti des mains du Créateur, était parfaite (en sagesse et en beauté). Mais un jour le mal s'est trouvé en lui (Ezéchiel 28.15).

2. Dans son orgueil, il a voulu se faire l'égal de Dieu: « De ta grande beauté, tu t'es enorgueilli et tu as laissé ta splendeur pervertir ta sagesse. Je t'ai précipité à terre » (Ezéchiel 28.17). «Tu disais en ton cœur: Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône bien au-dessus des étoiles

divines. Je siégerai en roi sur la montagne de rassemblée des dieux, aux confins du septentrion. Je monterai au sommet des nuages, je serai semblable au Très-Haut » (Esaïe 14.13-14).

3. C'est pourquoi Dieu l'a chassé : « Tu as péché, je t'ai mis au rang des profanes en te chassant de ma montagne. Et je t'ai expulsé, chérubin protecteur » (Ezéchiel 28.16).

Un texte de l'Apocalypse va dans le même sens : « Une bataille s'engagea dans le ciel: Michel et ses anges combattirent contre le dragon, et celui-ci les combattit avec ses anges ; mais le dragon ne remporta pas la victoire et ne put maintenir leur position au ciel. Il fut précipité, le grand dragon, le Serpent ancien, qu'on appelle le diable et Satan, celui qui égare le monde entier. Il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui » (12.7-9).

A l'origine du mal : la liberté humaine

H. Biocher rapproche du dualisme le groupe de ceux qui voient dans la liberté humaine l'origine du mal, c.-à-d. qui pensent que la solution se trouve dans « l'idée d'une causalité indépendante de Dieu » (90 p. 23).

Nous sommes là sur une arête très vive entre deux erreurs également funestes: d'un côté, nier la liberté qui est non seulement «une donnée immédiate de la conscience» (Bergson), mais une affirmation constante et importante de la Révélation biblique ; de l'autre : nier ou minimiser la souveraineté de Dieu qui est non moins formellement affirmée par la Bible. Parmi les défenseurs de la liberté comme étant la clé du problème du mal, Biocher range Kant, Berdiaeff, Wilfred Monod, Kierkegaard, Emile Brunner, C.S. Lewis, Francis Schaeffer...

L'idée maîtresse de cette explication de l'origine du mal est celle d'une auto-limitation divine : après avoir donné la liberté à l'homme, Dieu pourrait bien en déterminer le choix, mais il ne le fait pas pour que sa créature soit effectivement libre - libre même de le braver, de se refuser et de s'opposer à lui, voire de le mettre en croix ! C'est le risque que, dès l'origine, Dieu a pris. Il a créé un homme « qui pouvait choisir d'obéir au commandement de Dieu et de l'aimer, ou de se révolter contre lui » (F. Schaeffer).¹²

« En polémiquant contre l'idée d'une souillure venant des *choses* comme telles - 'ce qui entre dans l'homme' (Matthieu 15.17) - le Christ rejette l'explication du mal par un élément de la nature des *choses* en leur origine, c.-à-d. par un ingrédient de l'être. Il met en cause la liberté » dit H. Biocher (90 p. 78), qui s'empresse d'ajouter : « Désigner dans la liberté le coupable, c'est juste ; s'imaginer qu'on a de la sorte *expliqué* le mal, c'est tomber dans la confusion » (p. 79). « Il est salubre de souligner que le mal est le fait de la liberté, mais toute théorie qui gonfle cette vérité en explication, en solution du problème, n'est que trompe-l'œil » (p. 86). Plus loin, il dira même : « Le mal est le fait de la liberté créée ; c'est elle qui l'a posé, introduit dans le monde ; il ne peut provenir d'aucune autre source » (p. 120). Cependant, « on ne peut tirer de la liberté une *raison* du mal qu'en 'oubliant' la seigneurie du Seigneur, telle que la Bible l'enseigne ».

Les « dialecticiens »

On pourrait aussi ranger avec les dualistes les auteurs que H. Biocher classe comme « dialecticiens » (Jacob Bœhme, Hegel, Tillich, Karl Barth, Moltmann). Pour eux, le mal est présent dès l'origine du monde et il joue un rôle positif. Hegel, par exemple, prétendait que « toutes les

¹² *The God Whols There* (London Hodder & Stoughton 1968) p. 100.

passions qui bafouent le droit et la moralité sont, à l'insu des acteurs, par la ruse de la Raison, les instruments du progrès» (cité H. Blocher p. 97). Moltmann voit dans le mal l'occasion de l'amour, qui ne se conçoit guère sans le sacrifice, sans la douleur, sans la mort (Id. p. 103). Pour Karl Barth, le mal est le «non-être» (*das Nichtige*), le néant, c.-à-d. «ce que Dieu ne veut pas», mais «comme son vouloir, le non-vouloir de Dieu est efficace » (*Dogmatique* IV, 1). Il faut le mal pour que règne la grâce. H. Blocher apprécie dans ces penseurs «le sens de l'histoire, de la victoire paradoxale de la Croix, et du 'retournement du mal' que Dieu fait servir à ses desseins », mais il déplore chez eux « l'absence évidente du souci biblique ». Il fait remarquer sous ce rapport qu'il est significatif « qu'aucun d'entre eux n'ait souscrit à la doctrine orthodoxe de l'Ecriture» (p. 112).

Dieu utilise le mal et en tire du bien, mais c'est *lorsque le mal est déjà présent dans le monde* ; jamais l'Ecriture n'enseigne que c'est lui qui le suscite en vue de ses desseins.

3. **Dieu n'existe pas**

C'est l'objection classique que nous entendons tous les jours autour de nous : « S'il y avait un Dieu, on ne verrait pas toutes ces atrocités dans le monde, ces guerres et ces catastrophes dont souffrent des milliers d'innocents ».

Au 17^e siècle, le philosophe français Pierre Bayle tirait de l'opposition apparente entre la doctrine de la toute-puissance de Dieu et celle de son amour son argument majeur en faveur de l'athéisme. Son raisonnement tenait en quatre points: 1.Un Dieu tout-puissant pourrait détruire le mal. 2.Un Dieu aimant voudrait le détruire. 3. Le mal n'est pas détruit. 4. Par conséquent, le Dieu tout-puissant et aimant n'existe pas.

Les athées tirent de l'existence du mal et de la souffrance la preuve de l'inexistence de Dieu. Rolf Hille, de la faculté de Tübingen, dit que la question «Pourquoi Dieu permet-il le mal et la souffrance?» est «la question centrale de la controverse entre la foi et l'incrédulité». Au Moyen Age et au temps de la Réforme, la question centrale était: «Comment puis-je être juste devant Dieu?». Aujourd'hui, c'est Dieu qui est cité devant le tribunal de l'homme et doit se justifier. Puisqu'il ne peut pas être à la fois bon et tout-puissant tout en permettant l'existence du mal, il ne peut être acquitté que s'il n'existe pas.¹³

Il ne faut pas minimiser le problème. Nombreux sont ceux qui, dans la guerre ou devant une manifestation particulièrement atroce du mal ont «perdu la foi». Pour certains, cela peut être un prétexte pour acquérir la liberté par rapport à des restrictions morales «frustrantes», mais il y a aussi des objecteurs sincères qui s'achoppent à l'opposition entre les différents attributs de Dieu : son amour et sa justice, d'une part, sa toute-puissance et son omniscience, d'autre part. Car, en effet, comme le dit C.S. Lewis : «La souffrance ne pose un problème que si, à côté de notre expérience quotidienne de ce monde douloureux, nous possédons une assurance apparemment solide que la réalité suprême est juste et aimante » (50 p. 43). Du choc de ces deux réalités contradictoires se dégage le dilemme classique tel que C.S. Lewis le formule : «Si Dieu était bon, il souhaiterait ses créatures parfaitement heureuses, et si Dieu était tout-puissant, il pourrait accomplir ce qu'il souhaite. Or, les créatures ne sont pas heureuses. Donc Dieu est dépourvu, soit de bonté, soit de puissance, soit des deux» (50 p. 45).

Il n'est possible de répondre à cet argument qu'à la condition de montrer que les mots «tout-puissant» et

¹³ *Ideaspektrum* n° 47/2009 p. 20 (nov. 2009).

«bon», et peut-être aussi le mot «heureux» contiennent une équivoque.

Dieu est-il tout-puissant ?

«Notre Dieu est au ciel, il fait tout ce qu'il veut»
D'accord! Mais peut-il tout vouloir? Donc tout faire? Il ne peut pas vouloir deux choses qui s'excluent mutuellement. Il ne peut par exemple pas vouloir que les hommes soient libres et vouloir supprimer leur liberté lorsqu'elle leur fait faire des choses qui leur nuiront. Il ne peut pas donner au monde matériel certaines lois et les transgresser chaque fois que ces lois risquent de faire souffrir quelqu'un. Ce serait un monde non fiable dans lequel on ne saurait jamais à quoi s'attendre. Car ce qui risque de faire souffrir les uns pourrait bien s'avérer être utile à d'autres. Le pauvre garçon qui rentre chez lui à bicyclette risque de souffrir de la pluie qui s'abat sur lui, mais le paysan qui a prié pour la pluie l'attend avec impatience et y compte - d'autant plus que la météo l'a annoncée. Dieu ne peut pas à la fois faire pleuvoir et donner un temps sec au même endroit.

Les hommes ont découvert que les silex tranchants - et plus tard : les fers affilés - sont très utiles pour tailler, couper, se défendre contre les animaux féroces. Cependant, si le couteau doit pouvoir couper la viande qui me nourrit, je ne peux pas lui demander de perdre sa qualité tranchante si, par maladresse, je risque de me couper les doigts, ou quand un ennemi veut plonger un couteau dans la chair d'un être aimé. «La nature permanente du bois, qui nous permet de l'utiliser pour en faire une poutre, nous permet aussi de l'utiliser pour frapper notre voisin sur la tête » (C.S. Lewis, 50 p. 53).

Je sais qu'un projectile lancé avec une grande force peut blesser ou même tuer le fauve qui veut m'attaquer - et cette connaissance a été bien précieuse à nos ancêtres qui voulaient défricher de nouvelles terres. Mais cette

connaissance a été maintes fois utilisée par l'homme pour blesser ou tuer son semblable.

Le feu a permis à l'homme de maîtriser l'univers : il cuit nos aliments, fond les métaux, nous chauffe en hiver; mais ce même feu peut causer bien des souffrances: brûlures, incendies, autodafés du Moyen Age.

Le monde est ce qu'il est parce que ses lois sont constantes ; je peux compter sur elles, je peux prévoir la manière dont elles réagiront à mes actions: c'est la condition *sine qua non* du progrès. Si Dieu modifiait constamment le comportement des éléments pour l'infléchir suivant des lois morales, il en résulterait un monde où plus rien ne serait sûr, où l'on ne pourrait compter sur rien ; donc un monde où la vie serait impossible.

Les limites de la toute-puissance de Dieu

La toute-puissance de Dieu se trouve limitée de trois manières :

1. Par des *limitations logiques*. Dieu ne peut pas créer, par exemple, des êtres non-créés. Il ne peut pas faire que certaines choses qui sont arrivées ne le soient pas.

2. Par des *limitations morales*. Il y a une différence entre pouvoir faire quelque chose et *en avoir le droit*. Si on nous invitait à nous joindre à des gangsters qui se proposent de faire un hold-up, nous répondrions probablement : « Je ne peux pas faire cela ! », ce qui exprimerait notre incapacité non pas physique, mais morale d'accomplir cet acte. Ainsi Dieu ne peut pas faire ce qu'il a lui-même défendu par ailleurs.

3. Par la *limitation volontaire* qu'il s'est imposée en dotant l'homme de la liberté. Dieu ne peut pas dire à l'homme qu'il est libre de choisir entre le bien et le mal

et l'empêcher de faire ce choix chaque fois qu'il veut opter pour la mauvaise solution. « Si être libre ne signifie pas être libre, alors cela ne signifie rien du tout » (J.T. Murphree, 81 p. 44).

Or, pour que la liberté de l'homme soit effective, il faut qu'il vive dans un système déterminé par la loi de cause à effet, c.-à-d. qu'il puisse causer certains effets en comptant sur la fiabilité des lois physiques ou morales.

Si je dois prendre le volant tout à l'heure, je suis libre de boire ou non de l'alcool - avec les conséquences que je connais. Si je bois quelques verres de trop et qu'ayant perdu la maîtrise de ma voiture, je tue quelqu'un, je ne peux pas dire à Dieu : « Tu aurais pu m'empêcher d'être dans cet état! ». Chacun de nous est libre de s'exposer à la contamination du SIDA en s'unissant sans précautions à n'importe qui, mais il sera malvenu après cela d'accuser Dieu s'il doit souffrir des conséquences de son inconséquence.

Dieu est-il bon ?

Qu'est-ce qu'« être bon » ? Dans l'esprit de beaucoup de gens, sont bonnes les personnes qui leur permettent de faire ce qu'elles ont envie de faire et d'avoir ce qui leur plaît. La maman qui refuse un bonbon à sa fille avant le repas s'entend dire: «Tu n'es pas gentille». Dans une famille, l'ordinateur était surchargé car les enfants y conservaient des dizaines de dessins très gourmands en mémoire, au point qu'il refusait d'enregistrer de nouveaux dessins ou des logiciels qui les auraient intéressés. Pour le désengorger, le papa leur a proposé soit d'imprimer les dessins qu'ils voulaient conserver, soit de les sacrifier. « Non, je veux les conserver sur l'ordinateur. - Alors, il faut renoncer à de nouveaux dessins. C'est soit l'un, soit l'autre. - Tu es méchant ! ».

Beaucoup de gens ont les mêmes réactions que cet enfant : si Dieu leur propose le choix entre sacrifier à leur passion ou la sacrifier, il est inhumain. Et pourtant, c'est leur bien qu'il a en vue ! Un Dieu qui se met en colère ne peut pas être bon - à leur avis. Or, la colère est souvent le seul moyen d'obtenir de nos enfants qu'ils fassent immédiatement ce qui est nécessaire pour leur bien. La colère peut être une preuve d'amour : nous ne nous mettons pas en colère contre des enfants désobéissants qui nous sont indifférents.

Certaines personnes ont, de la bonté de Dieu, une notion très particulière. «Pour nous satisfaire, dit C.S. Lewis, il nous faudrait un Dieu qui dise à propos de toutes nos fantaisies : 'Qu'importe, pourvu qu'ils soient contents...' » (50 p. 62). Mais si nous aimons réellement quelqu'un, ce qu'il fait ne nous est pas indifférent ; « pour nos amis, nos amants, nos enfants, nous sommes exigeants et nous préférons les voir souffrir plutôt qu'heureux d'un bonheur méprisable et qui les éloigne de nous. Si Dieu est Amour, Il est, par définition, quelque chose de plus que la simple bonté» (Id. p. 64). «L'amour, de par sa nature même, exige le perfectionnement de l'objet aimé » (p. 70).

« Dieu qui fit les mondes, obstiné comme l'amour d'un artiste pour son œuvre, despotique comme l'amour d'un homme pour son chien, prévoyant et vénérable comme l'amour d'un père pour son enfant, jaloux, inexorable, exigeant, comme l'amour entre les sexes» (Id. p. 71), nous aime d'un amour exigeant, prévoyant et obstiné, qui se refuse à nous abandonner à nous-mêmes et à nos désirs déraisonnables, mais nous veut parfaits comme lui. « Demander que l'amour de Dieu se contente de nous tel que nous sommes, c'est demander que Dieu cesse d'être Dieu... Concilier la souffrance humaine avec l'existence de Dieu n'est un problème insoluble que si nous nous obstinons à attacher au mot 'amour' un sens superficiel» (Id. p. 72).

Si nous définissons correctement la toute-puissance et la bonté de Dieu, nous ne convaincrions sans doute pas tout le monde, mais les objecteurs de bonne foi devront reconnaître qu'ils enferment souvent Dieu dans des oppositions entre des réalités qu'ils n'accepteraient pas - du moins telles qu'ils les formulent - dans leur propre vie.

Comment concilier la bonté de Dieu avec la condamnation éternelle de certains ?

C.S. Lewis disait qu'en fin de compte ne subsisteront que deux genres de personnes : celles qui disent à Dieu : « Que ta volonté soit faite » et celles auxquelles Dieu dit finalement: «Que ta volonté soit faite». «Tous ceux qui seront en enfer l'auront choisi». Sans ce choix personnel, il ne peut pas y avoir d'enfer. Aucune âme qui, sérieusement et constamment désire la joie ne la manquera. Jeux qui cherchent trouvent et à ceux qui frappent il sera ouvert ». ¹⁴ Personne ne veut se laisser imposer un amour importun. Or, « le seul endroit en dehors du ciel où vous pouvez être parfaitement à l'abri de tous les dangers et de toutes les perturbations de l'amour, c'est l'enfer ». ¹⁵ Dans *Le grand divorce*, C.S Lewis illustre cette affirmation en représentant l'enfer sous la forme d'une grande ville où tous les désirs des uns et des autres se réalisent ; cependant, comme ils n'ont pas changé de nature, la réalisation de ces désirs engendre une situation d'enfer.

Il est significatif qu'un auteur en dehors des milieux chrétiens comme Barjavel ait illustré la même vérité dans son roman *Le grand secret*. Ce grand secret, c'était la découverte d'un gène héréditaire conférant la jeunesse éternelle et l'immortalité. Les grands de ce monde, informés de la chose et calculant tous les risques de

¹⁴ *The Great Divorce* New York, Macmillan 1977 p. 72-73.

¹⁵ *Four Loves* New York 1960 p. 18.

surpopulation du globe que cela risquerait d'engendrer, décident de transplanter de force tous ceux qui ont déjà été contaminés sur une île déserte où leur est fourni tout ce que l'homme désire depuis toujours : aliments à volonté, loisirs illimités, «faire l'amour» autant qu'ils le souhaitent sans risque de grossesse... Comment finit cette expérience de paradis humain? Par un déchaînement de passions et de violences qui en fait un véritable enfer que ses habitants détruisent finalement en le faisant sauter. Jean-Paul Sartre a représenté également l'enfer dans *Huis clos* où il présente deux hommes et une femme enfermés ensemble pour l'éternité, mais la porte est verrouillée de l'intérieur par le libre choix de ses occupants. « Le ciel et l'enfer, dit Norman Geisler, ne font rien d'autre, en fin de compte, que rendre permanent ce qu'^{est} l'homme a librement voulu » (78 p. 61). «Dieu est patient] il ne veut pas qu'un seul périsse. Il voudrait au contraire que tous parviennent à changer » (2 Pierre 3.9), mais il ne veut et ne peut imposer ce changement à ceux qui ne le désirent pas. Il ne les obligerait pas à être sauvés malgré eux. Imposer de force son amour à quelqu'un, c'est du viol, et Dieu ne violerait personne. Le drame qui a inspiré d'innombrables œuvres littéraires se résume en deux phrases : «Je l'aime, mais il (elle) ne m'aime pas». Pour quoi? Parce que l'amour ne se commande pas. Pas plus l'amour de Dieu que l'amour humain.

4. **Nous ignorons l'origine du mal**

Devant la contradiction apparente entre la liberté de l'homme et la souveraineté de Dieu, un certain nombre de penseurs chrétiens avouent simplement que nous ne pouvons pas connaître l'origine du mal - ce qui ne signifie pas indifférence devant la *réalité* du mal et de la souffrance humaine.

La Bible n'ignore pas nos questionnements et notre révolte devant certaines situations incompréhensibles, en particulier devant la souffrance des innocents.

Abraham est choqué par la sévérité de Dieu qui veut détruire Sodome et Gomorrhe. Il objecte que Dieu ne peut pas faire périr les justes avec les méchants, il marchandait avec lui (Genèse 18.23-25), mais il est obligé de reconnaître la justice de Dieu - qui fait d'ailleurs sortir de la ville le seul juste qui s'y trouvait, Lot, accompagné de ses deux filles.

Jérémie est troublé parce que « la voie des méchants est prospère » et « tous les perfides vivent en paix » (Jérémie 12.1-6). Dieu semble y être indifférent. Il ne lui en donne pas la raison, car il n'est pas obligé de se justifier devant sa créature ; il nous demande simplement de lui faire confiance.

Dans le Psaume 73, *Asaph* se trouve devant le même problème ; il en devient aigri et amer, mais il trouve la réponse en pénétrant dans le sanctuaire, c.-à-d. dans la présence de Dieu : il considère le sort final des méchants (v. 17-20) et son bonheur à lui, dû à la bonté de Dieu à son égard (v. 23-28).

Habaquq est bouleversé par l'annonce du jugement qui fondra sur le peuple d'Israël, exécuté par les Chaldéens, des gens cruels, égoïstes et cupides. Mais Dieu lui fait savoir qu'il jugera même ceux qu'il emploie pour être « le bâton de sa colère ». Quant à lui, c'est dans sa foi qu'il trouvera son salut (2.4: un verset qui servira de fondement à la doctrine de la justification par la foi dans le Nouveau Testament).

Malachie, placé devant le même problème, reçoit une réponse analogue (3.16-18)?⁶

L'Écriture sainte affirme avec une force égale la liberté de l'homme et la souveraineté de Dieu.

¹⁶ D'après H. Bryant. 86 p. 19-31.

La liberté de l'homme

« L'élection de l'homme, tiré du néant, pour être le bien-aimé de Dieu, et donc (en un certain sens) celui dont Dieu a besoin, celui que Dieu désire, Lui qui, abstraction faite de cet acte, n'a besoin de rien, ne désire rien, puisqu'il possède et qu'il est, éternellement, tout bien » (C.S. Lewis, 50 p. 76) ; cette élection restera toujours un mystère pour nous. Mais s'il est une chose dont nous pouvons être sûrs, c'est que Dieu veut notre bonheur: le mot heureux apparaît plus de 150 fois dans la Bible et le mot bonheur quelque 60 fois.

Or, le bonheur est impensable sans la liberté. Et, qui dit liberté, dit faculté de choisir entre deux solutions : la bonne et la mauvaise. Mais choisir la mauvaise solution, c'est ouvrir la porte au mal. « Il a plu à Dieu de nous créer libres. Le péché et la souffrance entrent dès lors inévitablement dans la symphonie pathétique où l'amour divin triomphe des rebelles sans les violenter. C'est une aventure inouïe qui laisse au mal sa carrière et à la Providence sa victoire » (M. Nédoncelle, Préface à C.S. Lewis, 50 p. 18).

La Bible n'enseigne nulle part de manière formelle la liberté de l'homme, pas plus qu'elle ne prouve l'existence de Dieu, mais tout le message qu'elle nous transmet repose sur ce postulat : l'homme est libre d'obéir ou non à ce que Dieu lui demande. Certains textes présupposent plus directement cette liberté ; Dieu dit au peuple d'Israël avant son entrée dans le Pays de la promesse : « Ecoulez, je propose aujourd'hui à votre choix la bénédiction et la malédiction: la bénédiction si vous obéissez aux commandements de l'Eternel votre Dieu, ceux que je vous donne aujourd'hui; ou la malédiction, si vous n'obéissez pas aux commandements de l'Eternel votre Dieu, et si vous vous écartez de la voie que je vous trace moi-même aujourd'hui, pour vous rallier à d'autres dieux que vous ne connaissez pas » (Deutéronome 11.26-28).

Un peu plus tard, il répète cette même offre dans des termes encore plus solennels : « Je prends aujourd'hui le ciel et la terre à témoins : je vous offre le choix entre la vie et la mort, entre la bénédiction et la malédiction. Choisissez donc la vie, afin que vous viviez, vous et vos descendants. Choisissez d'aimer l'Eternel, votre Dieu, de lui obéir et de lui rester attachés, car c'est lui qui vous fait vivre et qui pourra vous accorder de passer de nombreux jours dans le pays que l'Eternel a promis par serment de donner à vos ancêtres Abraham, Isaac et Jacob » (30.19-20).

Le prophète Esaïe parle d'un âge où l'enfant sait « rejeter le mal et choisir le bien » (7.15). Dans le dernier chapitre de son livre, Dieu se plaint de son peuple en disant : « Ils ont choisi ce qui me déplaît » (66.4).

Le prophète Ezéchiel transmet un message de Dieu qui envisage deux possibilités supposant la liberté de l'homme : le méchant qui se détourne de la voie qu'il a suivie jusque-là et renonce à ses péchés et ses fautes, et le juste qui abandonne la droiture et se met à faire le mal (18.23-30).

Libres de choisir

Le verbe *choisir* implique nécessairement deux ou plusieurs options et la liberté de choix entre elles. Si je dis à un enfant : « choisis ! », c'est que je lui propose deux ou trois cadeaux entre lesquels il pourra prendre *librement* l'un d'eux. Si je décide par avance celui que je veux lui donner et le lui impose s'il opte pour un autre, il m'objectera avec raison : « Pourquoi tu m'as dit de choisir ? » Il pourrait même me dire que je n'étais pas honnête en lui proposant un choix. C'est le reproche que les hommes pourraient faire à Dieu s'ils n'étaient pas effectivement libres de choisir entre le bien et le mal, entre ce qui lui plaît et ce qui leur plaît (et lui déplaît).

Le Nouveau Testament n'est pas moins clair ; la plupart des promesses et des menaces qu'il contient sont conditionnelles et introduites par des expressions comme «celui qui», «si vous...», «si quelqu'un», etc. Plus de 700 fois nous y trouvons ces expressions associées à des conditions à remplir pour bénéficier des promesses ou éviter d'encourir les dangers signalés. Si l'homme n'était pas libre de répondre d'une manière ou d'une autre à ces appels, s'il était déterminé par un décret divin à réagir soit positivement soit négativement, ce serait une ironie d'une cruauté inconcevable de la part d'un Dieu d'amour de le lui laisser croire. D'autre part, les centaines de verbes à l'impératif que les évangiles et les épîtres nous transmettent présupposent, chez ceux auxquels ces ordres sont adressés, la possibilité de les suivre - ou de ne pas y obéir.

Jésus a dit : « Si quelqu'un *veut* faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si mon enseignement vient de Dieu ou si je parle de ma propre initiative » (Jean 7.17). Vers la fin de son ministère, il se lamente sur le sort qui attend Jérusalem : « Combien de fois j'ai voulu rassembler tes habitants auprès de moi comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes. *Mais vous ne Pavez pas voulu* » (Matthieu 23.37).

Le principe que l'apôtre Paul rappelle aux Galates : «Ce qu'un homme aura semé, il le récoltera» (Galates 6.7) repose sur ce postulat de la liberté. Il l'illustre par les deux possibilités qui s'offrent à chacun : « Celui qui sème pour satisfaire l'homme livré à lui-même... Celui qui sème pour l'Esprit ». Dans l'épître aux Corinthiens, il évoque le cas de quelqu'un qui « a pris en lui-même une ferme résolution (de rester célibataire), sans y être contraint, mais dans la pleine possession de sa volonté... » (1 Corinthiens 7.37). D'ailleurs, en supprimant la liberté, on supprimerait du même coup le devoir et la responsabilité ainsi que toute valeur morale.

Le témoignage des philosophes

Depuis l'antiquité (Socrate, Platon, Aristote) en passant par le Moyen Age (Dun Scott) aux modernes (Descartes, Leibniz, Spinoza, Kant, Renouvier, bachelier, Boutroux, Bergson), tous les philosophes ont réfléchi à ce problème de la liberté et tous ceux qui sont cités ont affirmé que l'homme est libre.

Descartes dit, par exemple: «Nous sommes tellement assurés de notre liberté morale qu'il n'y a rien que nous connaissions plus clairement». Bergson: «Notre conscience saisit la liberté comme un fait. Parmi les faits que l'on constate, il n'en est pas de plus clair. Chacun de nous a le sentiment immédiat de sa libre spontanéité : il se sent libre». Devant certaines décisions, nous jouons à pile ou face. Qu'est-ce que cela prouve? Qu'à ce moment-là les conditions pour choisir l'une ou l'autre solution sont équilibrées, mais que nous ne désirons pas prendre nous-mêmes la décision, nous la remettons à une puissance extérieure (le hasard, le « sort»).

Objections

Mais, objecteront peut-être certains, puisque Dieu est omniscient, il pouvait prévoir que l'homme mésuserait de la liberté, pourquoi la lui a-t-il quand même donnée?

Nous ne sommes évidemment pas à la place de Dieu pour répondre à cette question. Mais je crains fort que ceux qui critiquent le plus cette disposition seraient certainement les premiers à réclamer cette liberté si elle leur était enlevée. Accepteraient-ils d'aller tous les matins prier à l'église parce que Dieu le leur imposerait comme une nécessité à laquelle il n'y a pas moyen d'échapper, une loi aussi impérieuse que les lois physiques? De faire obligatoirement leur éducation physique quotidienne

- parce que cela est bon pour leur santé? D'épouser cette femme raisonnable et terne avec laquelle la vie conjugale ne sortira jamais de l'ornière sage et monotone? Accepteraient-ils de vivre sous une dictature qui ambitionnerait de faire leur bonheur malgré eux?

Des incroyants objectent parfois: «Dieu savait que l'homme abuserait de sa liberté. Pourquoi la lui a-t-il laissée. Il est donc responsable de tout le mal qui a découlé de la chute ».

« Avant d'accuser Dieu de ne pas empêcher le péché et la souffrance, dit B. H. Edwards, pensons aux alternatives.

«Les gouvernements ont la possibilité de limiter le taux de criminalité par une réduction importante de la liberté personnelle. Il existe dans une démocratie une organisation du crime, des sectes dangereuses et une immoralité flagrante que ne connaissent pas les régimes totalitaires...

«De nombreux pays ont aujourd'hui choisi d'accepter une certaine violence et d'autres maux au sein de leur société comme la rançon indispensable de la liberté et du respect de l'individu. Ils considèrent l'alternative comme un mal supérieur et inacceptable qui viole les droits fondamentaux de l'homme.

« Tout risque d'agression pourrait peut-être disparaître par l'imposition d'un couvre-feu absolu fixé à dix-huit heures. Néanmoins, nous ne tenons pas le gouvernement moralement responsable des agressions actuelles sous prétexte qu'il n'a pas instauré un tel couvre-feu. A nos yeux, la liberté personnelle de sortir ou de rester à la maison vaut bien la violence encouragée chez certains par cette même liberté.

« Il en va de même quand Dieu, malgré toute la souffrance qui en a résulté dans le monde, laisse à l'homme la possibilité de commettre le péché. Dans le cas contraire, il lui aurait fallu établir un régime répressif transformant l'homme en robot» (91 p. 51-52).

La liberté : condition essentielle du bonheur

Nous sentons bien que la liberté est la condition essentielle de notre bonheur. L'homme renonce à tout pour gagner - ou regagner sa liberté. L'histoire contemporaine nous en offre maints exemples. Le titre que Kravschenko a donné au récit de son évasion d'un pays où il se sentait privé de cette liberté pourrait bien servir de devise à toute l'histoire humaine : « J'ai choisi la liberté ».

La liberté est aussi la condition *sine qua non* d'une relation d'amour et de communion avec Dieu. Car il ne veut pas entretenir avec nous des relations d'inventeur à robot, mais de père à fils, d'Epoux à Epouse (c'est l'image qu'il emploie lui-même dans sa Parole), les deux s'étant librement choisis ou acceptés, et persévérant dans une communion fondée sur l'amour.

Mais la liberté, condition du bonheur de l'homme et d'une vraie communion avec Dieu, est aussi la source d'une grande partie des souffrances de l'humanité. Parce que l'homme peut choisir entre le bien et le mal, il peut donc opter pour le mal - pour lui-même comme pour les autres. La loi oblige toute publicité pour des boissons alcooliques à porter la mention: «L'abus d'alcool est mauvais pour la santé». L'expérience prouve que non seulement la santé de celui qui en abuse est ruinée, mais que le bonheur de toute sa famille est compromis. Alors pourquoi des gens continuent-ils à abuser de l'alcool? Parce qu'il y a en l'homme une force qui le pousse au mal. La Bible nous explique que nos premiers parents ont délibérément choisi le mal en désobéissant à la seule interdiction par laquelle Dieu avait limité leur liberté. Ils ont ainsi créé un sillage dont il nous est impossible de sortir. Et l'expérience prouve qu'aucun homme n'est encore parvenu à se dégager entièrement de l'emprise du mal.

Aucun? Si: un seul, un homme dont tous les témoins s'accordent à dire qu'il n'a jamais cédé aux incitations du

mal: Jésus-Christ. Il a été l'homme le plus libre que la terre a porté : libre vis-à-vis du mal - et du Malin - mais aussi vis-à-vis des autres, des préjugés et des tabous humains. Cette liberté, il veut en faire cadeau à ceux qui acceptent de le suivre : « Jésus dit aux Juifs qui avaient mis leur foi en lui : Si vous vous attachez à la Parole que je vous ai annoncée, vous serez vraiment mes disciples. Vous connaîtrez la vérité, et la vérité fera de vous des hommes libres » (Jean 8.31-32). L'apôtre Paul confirme la vérité de cette promesse : « Le Christ nous a rendus libres pour que nous connaissions la vraie liberté... Oui, mes frères, vous avez été appelés à la liberté » (Galates 5.1, 13).

La souveraineté de Dieu

Cependant, tout aussi clairement que la liberté, le souveraineté de Dieu est affirmée sans l'ombre d'un doute dans les écrits de l'ancienne comme de la nouvelle alliance : « Notre Dieu est au ciel, il fait tout ce qu'il veut » (Psaume 115.3 ; cf. 135.6). Il « met en œuvre toutes choses selon l'intention qui inspire sa décision » (Ephésiens 1.11). Or, l'Écriture englobe sous la souveraineté divine *aussi* les décisions des êtres libres : « L'homme fait des projets, mais celui qui a le dernier mot, c'est l'Eternel... L'homme projette de suivre tel chemin, et Dieu dirige ses pas » (Proverbes 16.1, 9). Parlant des Egyptiens, l'auteur du Psaume 105 dit que « Dieu changea leur attitude: ils se mirent à haïr le peuple de Dieu » (v. 25). Paul écrit aux chrétiens: « C'est Dieu lui-même qui agit en vous pour produire à la fois le vouloir et le faire conformément à son projet plein d'amour » (Philippiens 2.13).

« L'assurance de la souveraineté de Dieu... nourrissait l'humble confiance, elle versait le baume de la consolation : 'Tu me piles, Seigneur, disait Calvin dans les tortures de la

maladie, mais il me suffit que c'est de ta main'. Elle seule peut apaiser, au-delà du pardon, l'angoisse d'avoir causé des torts irréversibles: cela même est dans la main de Dieu: *etiam peccata* ('jusqu'aux péchés'); en le comprenant dans son plan, il nous décharge du souci insupportable d'être l'instance dernière (cf. Genèse 45.8). Il est le Premier et le Dernier. Il règne» (H. Biocher, 90 p. 138-139).

Genèse 45.8 rapporte cette parole de Joseph à ses frères : « Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, c'est Dieu ». Plus tard, il leur dira : « Vous aviez projeté de me faire du mal, mais par ce que vous avez fait, Dieu a projeté de faire du bien en vue d'accomplir ce qui se réalise aujourd'hui, pour sauver la vie à un peuple nombreux» (50.20). Dieu n'a pas « changé le mal en bien » (comme traduit Segond), il a « pensé pour le bien » ce que les frères de Joseph avaient pensé en mal; lorsque le mal était fait, Dieu est intervenu et en a tiré un bien. On peut en dire autant du mal suprême : la crucifixion du Fils de Dieu. Les hommes qui ont condamné ont librement décidé d'éliminer ce gêneur qui leur contrariait leurs plans; leur responsabilité dans cette décision est entière ; ceux qui l'ont prise contre leur conscience ont commis un péché irrémissible (Matthieu 12.32). Mais Dieu a « pensé pour le bien » ce crime abominable, «pour sauver la vie à un peuple nombreux». La Croix révèle à la fois «la réalité abominable du péché, la souveraineté entière du Seigneur (Actes 2.23)» et « sa bonté sans mélange » sa sainteté comme son amour (H. Biocher, 90 p. 150-151).

Dans Esaïe 45.7, Dieu déclare: «J'ai formé la lumière et créé les ténèbres, je donne le bonheur et je crée le malheur. Oui, c'est moi, l'Eternel, qui fais toutes ces choses». Jérémie le confirme: «Par sa parole, le Très-Haut ne suscite-t-il pas et le malheur et le bonheur?» (Lamentations 3.38).

Dans le Psaume 139, David, parlant de sa vie pré-natale dit : « Je n'étais encore qu'une masse informe, mais tu me

voyais et, dans ton registre, se trouvaient déjà inscrits tous les jours que tu m'avais destinés alors qu'aucun d'eux n'existait encore» (v. 16).

Certes, la pré-connaissance n'implique pas la pré-détermination. Norman Geisler dit que Dieu vit en dehors des limites du temps, il voit toute l'éternité : passé, présent, futur, comme un éternel présent. « Par conséquent, s'il ne *pré-voit* pas réellement, il est également vrai qu'il ne *pré-détermine* pas les choix libres » (N.L. Geisler, 78 p. 31).

Philip Yancey illustre cette pensée en prenant l'explosion d'une super-nova observée par un astronome en 1987, mais qui s'est produite, en fait, 170000 ans auparavant, la lumière ayant mis tout ce temps pour parvenir à la terre. Quelqu'un d'assez grand pour voir en même temps ce qui se passe dans tous les coins de l'univers pourrait donc « voir » simultanément du point de vue de la «super-nova 1987», la terre d'il y a 170000 ans ou, du point de vue de la terre, tout l'avenir de la super-nova durant cette période.¹⁷

Prescience et prédestination

On s'est même basé sur cette pré-connaissance divine pour défendre la liberté de l'homme en disant qu'une telle connaissance avant l'événement ne pouvait porter que sur quelque chose d'extérieur à Dieu; or, la seule chose qui lui soit extérieure est celle qu'il a volontairement abandonnée : la libre décision humaine.

Se fondant sur deux versets qui mettent la prescience divine en relation avec le salut, on a tenté d'« expliquer » la relation entre la liberté humaine et la prédestination divine. Dans Romains 8.29, Paul dit que «ceux que Dieu a connus d'avance, il les a aussi destinés à

¹⁷ *Déçus par Dieu* Deerfield Calif., Vida 1990 p. 193-195.

devenir conformes à l'image de son Fils ». Qu'a-t-il connu d'avance? La réponse que chacun donnerait à l'offre de sa grâce. Ceux qui l'accepteront, «ceux qu'il a ainsi appelés, il les a aussi déclarés justes...» (v. 30).

L'apôtre Pierre adresse sa première lettre à ceux qui sont «élus selon la prescience de Dieu» (1 Pierre 1.2 Second). La suite *logique* des événements serait donc:

1. L'offre de la grâce.
2. La réponse positive de certains.
3. La pré-connaissance de cette réponse.
4. Leur élection.

On a toutefois reconnu que cette construction «logique» reposait sur des bases linguistiques et bibliques trop fragiles. Le mot *prognosis* traduit par prescience pouvait bien avoir le sens de *pré-détermination* (La Bible du Semeur traduit: «ceux qu'il a choisis d'avance»). Le verbe de Romains 8.28 «correspond à un hébraïsme qui n'a jamais le sens de prévoir, mais celui de choisir, aimer, préférer (Psaume 144.3 ; Amos 3.2 ; Nahum 1.7 ; Matthieu 7.23)» (G. Deluz, 42 p. 99).

Bâtir un système de conciliation entre la prédestination et la liberté sur la notion de « prescience » risque d'aboutir à une prédestination *ex praevisis mentis* comme le jésuite Molina l'a développée. «Dieu ne devient pas le spectateur des libres décisions humaines pour se laisser déterminer par elles dans son plan» (Id. p. 99).

S. Augustin et les Réformateurs, en particulier Luther, ont démontré que l'homme est incapable de prendre par lui-même une décision libre pour Dieu. « Seul Dieu peut œuvrer à la racine de notre être pour libérer le serf-arbitre » (H. Biocher). « C'est par un secours envoyé d'En-haut que l'homme accomplit la justice de Dieu... Le libre arbitre n'a de force que pour pécher... la grâce de Dieu prévient celui qui ne veut pas et le fait vouloir » (S. Augustin *Ench. adLaur.* 32, TIII f°35, col. 2).

Adam avait peut-être la liberté réelle devant le choix qui lui était proposé ; nous ne l'avons plus et notre conversion, comme notre salut est un don de Dieu, comme

les croyants de Jérusalem l'ont reconnu : « Dieu a aussi accordé aux non-Juifs de se convertir (litt. : la *metanoia*, le changement) pour recevoir la vraie vie » (Actes 11.18).

D'autre part, il y a, dans la Parole de Dieu, des versets très clairs fondant la doctrine de la prédestination.

A Antioche de Pisidie, « tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle crurent » (Actes 13.48). Paul dit aux Romains : « Or, Dieu a un plan qui s'accomplit selon son libre choix et qui dépend, non des actions des hommes, mais uniquement de la volonté de celui qui appelle... Je ferai grâce à qui je veux faire grâce, j'aurai pitié de qui je veux avoir pitié. Cela ne dépend donc ni de la volonté de l'homme, ni de ses efforts, mais de Dieu qui fait grâce... Ainsi donc, Dieu fait grâce à qui il veut et il endure qui il veut » (9.9-18). « Ce que le peuple d'Israël cherchait, il ne l'a pas trouvé ; seuls ceux que Dieu a choisis l'ont obtenu » (11.7).

« En Christ, bien avant de poser les fondations du monde le Père de notre Seigneur Jésus-Christ nous avait choisis pour que nous soyons saints et sans reproche devant lui. Puisqu'il nous a aimés, il nous a destinés d'avance à être ses enfants qu'il voulait adopter par Jésus-Christ. Voilà ce que, dans sa bonté, il a voulu pour nous... Et c'est aussi en Christ que nous avons été choisis pour lui appartenir conformément à ce qu'avait fixé celui qui met en œuvre toutes choses, selon l'intention qui inspire sa décision » (Ephésiens 1.4-5, 11).

« C'est lui qui nous a sauvés et nous a appelés à mener une vie sainte. Et s'il l'a fait, ce n'est pas à cause de ce que nous avons fait, mais bien parce qu'il en avait librement décidé ainsi, à cause de sa grâce. Cette grâce, il nous l'a donnée de toute éternité en Jésus-Christ » (2 Timothée 1.9 ; cf. 2.10).

« La doctrine de l'élection fonde notre assurance du salut et nous amène à l'adoration. Si notre salut dépend de notre vouloir ou de nos actions, il demeure incertain. Personne qui s'est aujourd'hui « décidé de suivre Jésus »

et pense pour cela être sauvé ne peut se fier à sa décision. Nous pouvons seulement avoir une assurance du salut lorsque c'est la volonté et l'action de Dieu qui nous a sauvés. Puisque le message de l'élection nous place devant le Dieu tout-puissant et miséricordieux, on ne peut l'aborder que dans l'adoration; plus nous approfondissons cette doctrine à partir de la Bible, plus nous sommes poussé à adorer Dieu. Car son action est pleine de sagesse et d'une connaissance qui nous dépasse de loin comme le confesse l'apôtre Paul dans Romains 11.33-36 : 'Combien profondes sont les richesses de Dieu, sa sagesse et sa science ! Nul ne peut sonder ses jugements. Nul ne peut découvrir ses plans. Car, *Qui a connu la pensée du Seigneur? Qui a été son conseiller*¹⁸ ? *Qui lui a fait des dons pour devoir être payé de retour*¹⁹? En effet, tout vient de lui, tout subsiste par lui et pour lui. A lui soit la gloire à jamais ! Amen' ».²⁰

Faut-il concilier?

La souveraineté de Dieu et la liberté de l'homme sont deux lignes parallèles qui courent à travers toute l'Ecriture. Autrefois, on définissait les lignes parallèles comme étant des lignes «qui ne se rencontrent jamais». On préfère dire aujourd'hui: «qui se rencontrent dans l'infini». Nous croyons qu'il en sera ainsi de ces deux lignes qui constituent notre « écharde dans la raison, même la raison renouvelée du croyant... L'Ecriture nous enseigne que nous ne trouverons pas, du moins dans cette vie, la solution rationnelle tant recherchée. Elle ne nous la donne pas... Il n'y a pas, pour les pèlerins que nous sommes, de solution rationnelle au problème du mal : au problème

¹⁸ Es 40.13 cité selon l'ancienne version grecque.

¹⁹ Jb 41.3.

²⁰ Th. Jeising *Bibel und Gemeinde Janv.-mars 2009* p. 65.

théorique de l'origine du mal... le mystère du mal est *l'unique* mystère opaque, unique comme le mal lui-même *sui generis*» (H. Biocher, 90 p. 146-148).

Il est, certes, humiliant pour notre raison raisonnante de ne pas tout comprendre, mais qui nous dit que nous *devons* tout comprendre? N'est-ce pas la vieille tentation de vouloir être « comme Dieu » (Genèse 3.5) ? « Il n'y a pas à comprendre le mal, mais à le *combattre*... ce qu'on croit perdre au plan spéculatif, on le gagne au plan existentiel. Et nous pensons surtout à *l'horizon* de la tâche pratique : à la fin du mal plus intéressante que l'origine. Alors cesseront les 'jusques à quand?' plus lourds que les 'pourquoi? » (H. Biocher, 90 p. 149-150).

« Le mal demeure un mystère. En fin de compte, toute tentative d'expliquer le mal est soit une simplification excessive, soit une falsification. Cependant, il est nécessaire de prendre ce mystère au sérieux si nous voulons donner à la vie quelque chose qui ressemble à un sens » (A.D. Verhey, 82 p. 210).

Le problème du mal et le sens de notre vie

En quoi ce problème du mal affecte-t-il le sens de notre vie?

Si je donne aux problèmes évoqués ci-dessus une réponse fataliste, je ne ferai rien pour combattre le mal, ni en moi ni dans les autres. Si j'adopte une philosophie déterministe (c.-à-d. qui attribue toutes nos décisions à des facteurs extérieurs à nous: hérédité, éducation, circonstances), je pencherai aussi pour la passivité. Une position hyper-calviniste accentuant la souveraineté de Dieu aux dépens de la liberté humaine pourrait avoir les mêmes effets. Si, par contre, je crois que tout dépend de la liberté humaine, je serai tenté de me lancer dans un activisme malsain ou/et de me culpabiliser sans cesse parce que je ne fais pas assez pour lutter contre le mal.

Maintenir conjointement les deux vérités scripturaires nous garde dans l'équilibre : j'agis *comme si* tout dépendait de moi, mais je me confie en même temps en Dieu *comme si* son action était seule déterminante.

Esaïe disait à Dieu : « Tu nous donnes la paix, Eternel, car c'est toi qui accomplis pour nous tout ce que nous faisons » (26.12), et l'apôtre Paul confessait : « Ce que nous sommes, nous le devons à Dieu ; car par notre union avec le Christ, Dieu nous a créés pour une vie riche d'œuvres bonnes qu'il a préparées à l'avance afin que nous les accomplissions » (Ephésiens 2.10).

L'un des sens de notre vie est de lutter contre le mal - en nous et dans le monde qui nous entoure. C'est par cette mystérieuse interaction de l'agir de Dieu et du nôtre que nous y parviendrons. Pour lutter contre le péché en nous, par exemple, si nous nous y attaquons par nos propres forces, nous sommes sûrs d'être vaincus (voir l'expérience de Paul dans Romains 7). Mais d'autre part, nous ne pouvons pas non plus nous dispenser de faire notre part sous prétexte que l'Esprit de Dieu lutte contre le mal en nous. « Faites fructifier votre salut, écrivait Paul aux Philippiens, car c'est Dieu lui-même qui agit en vous, pour produire à la fois le vouloir et le faire conformément à son projet plein d'amour » (2.12).

Le paradoxe est encore plus net dans la 2^e épître de Pierre : « Par sa puissance, en effet, *Dieu nous a donné tout* ce qu'il faut pour vivre dans l'attachement au Seigneur, en nous faisant connaître celui qui nous a appelés par la manifestation de sa propre gloire et l'intervention de sa force. Pour cette raison même, *faites tous vos efforts* pour ajouter à votre foi la force de caractère, à la force de caractère la connaissance » (1.3, 5), puis Pierre développe tout un programme qui fait appel à notre volonté.

Ici-bas nous ne serons jamais entièrement délivrés du mal (« Si nous prétendons être sans péché, dit l'apôtre Jean, nous vivons dans l'illusion, et la vérité n'habite pas

en nous » 1 Jean 1.8) ; ce n'est pas une raison pour ne pas obéir de toutes nos forces à ce que l'apôtre écrit quelques versets plus loin: «Mes chers enfants, je vous écris ceci afin que vous ne péchiez pas » (1 Jean 2.1).

Mais un jour, le «problème du mal» sera définitivement réglé. « Nous attendons, comme Dieu l'a promis, un nouveau ciel et une nouvelle terre où la justice habitera » (2 Pierre 3.13). «Rien d'impur n'y pourra pénétrer. Nul homme qui se livre à des pratiques abominables et au mensonge n'y entrera. Seuls y auront accès ceux qui sont inscrits dans le livre de vie de l'Agneau» (Apocalypse 21.27). «Alors je connaîtrai comme Dieu me connaît» (1 Corinthiens 13.12).

Bibliographie

- Bavarel E. *La chance de Dieu* CH 1844 Villeneuve, Ed. Bavarel 1976.
- Benoît J.-D. *La toute-puissance de Dieu et le problème du mal* Paris 1921.
- Benoît J.-D. *Souffrance et intercession* Strasbourg - Paris, Ed. Oberlin 1952.
- Biocher H. *Le mal et la croix Méry s/Oise, Sator*
- Bryant H. 1990.
Si Dieu est bon, pourquoi la souffrance... l'injustice? Mâcon, CLE 1986.
- Busch W. *Comment Dieu permet-il cela ?* Bâle-Giessen, EBV 1978.
- Carson H. *Vivre sa souffrance avec Dieu* Mulhouse, Grâce et vérité 1985.
- Cox P. *Pourquoi moi ? Etude sur le problème de la souffrance* Abidjan C.P.E. 1984 (1991).
- DeHaan M.R. *Brisements : pourquoi souffrons-nous* Frutigen, Trachsel 1982.
- Deluz G. *Prédestination ou liberté* Neuchâtel, Delachaux-Niestlé 1942.
- Dunn R. *Quand le ciel est silencieux* Marne-la-Vallée, Farel 1998.
- Edwards B.H. *Le hasard n'existe pas (les pourquoi de la souffrance)* Chalon s/Saône, Europresse 1991.
- Ellul J. *Si tu es le Fils de Dieu : souffrances et tentations de Jésus* Zürich : Brockhaus ; Paris: Centurion 1991.
- Geisler N. *The Roots of Evil* Grand Rapids, Zondervan 1978.
- Hunziker A. *A l'école de la souffrance* Genève, Ed. Radio Réveil s.d.

- Kierkegaard S. *Dans la lutte des souffrances* Neuchâtel, Delachaux & Niestlé 1952, 1968.
- Lewis C.S. *Le problème de la souffrance* Paris, Desclée de Brouwer 1950.
- Lindell P. J. *Le mystère de la souffrance* Kehl, Ed. Trobisch 1979.
- Murphree J.T. *A Loving God and a Suffering World* Downers Grove, I.V.P. 1981.
- Nicole J.M. *Pourquoi Dieu permet-il la souffrance ?* Paris, Carnets de Croire et servir N° 35, 1972.
- Olivier E. *Souffrance, ma sœur* Portets 1992.
- Ray M. « Le sens de la souffrance et de la maladie » in *Souffrir peut-être... mais guérir* Presses bibl. Universitaires s.l. - s.d.
- Ruthe R. *Krankheit muss kein Schicksal sein* Wuppertal, Brockhaus 1979.
- Saillens R. *Le mystère de la souffrance* Nogent s/ Marne, Ed. Institut biblique 1927.
- Seauve J.P. *Souffrance, maladie et guérison* Vichy 1986. Dossier (*Servir en l'attendant*).
- Sertillanges R. *Le problème du mal* Paris, Aubier 1948 T. I : L'histoire : 414 p.
- Stanley Jones E. *Jésus-Christ et la souffrance humaine* Genève-Valence, Labor & Fides 1951.
- Thielicke H. *Das Schweigen Gottes* Wuppertal, Brockhaus 1979.
- Thomas F. *La souffrance* Genève, Jeheber s.d.
- Verhey A.D. « Evil » in *International Standard Bible Encyclopédie* Grand Rapids, Eerdmans 1982. Vol. II p. 210.
- Vincent J. *Le problème de la souffrance* Lausanne, Ed. La Concorde 1941.
- Warren N. *Questions sans réponse ?* Bâle, EBV 1986.
- Wilder Un Dieu d'amour dans un monde de
Smith E.A. *souffrance* Neuhausen-Stuttgart, Hänssler 1976.
- Yancey Ph. *Déçus par Dieu* Deerfield, Vida 1990.

Table des matières

■ POURQUOI LA SOUFFRANCE?

<i>La souffrance : un fait tragique et inévitable</i>	... 9
<i>Différentes attitudes devant ce fait</i>	11
<i>Les croyants ne sont pas indemnes de souffrances</i>	14
<i>La souffrance : un élément du système d'avertissement</i>	18
<i>La souffrance : une composante de la loi de causalité.....</i>	18
<i>La souffrance vient-elle de Dieu?</i>	20
<i>Pourquoi Dieu permet-il la souffrance ?</i>	24
<i>Quels effets positifs peut avoir la souffrance?</i>	26
1. <i>Elle nous évite parfois de plus graves désagréments</i>	26
2. <i>Elle est parfois le moyen d'accéder à de plus grandes bénédictions</i>	 27
3. <i>Elle est une occasion de nous examiner</i>	28
4. <i>Elle donne à Dieu une occasion de nous examiner</i>	 30
5. <i>La souffrance contribue à notre progrès spirituel....</i>	31
6. <i>Dieu nous apprend des leçons précieuses par la souffrance</i>	36
7. <i>La souffrance nous permet de glorifier Dieu</i>	39
<i>La souffrance vaincue</i>	41
<i>«lia souffert»</i>	41
<i>«Par ses souffrances, nous sommes guéris »</i>	43
<i>Trouver un sens à sa souffrance</i>	43
<i>Le problème humain fondamental</i>	45
<i>Conclusion</i>	— 49

■ LE PROBLÈME DU MAL

<i>Le problème du mal</i>	53
1. <i>Le mal n'existe pas</i>	54
<i>Les optimistes</i>	54
2. <i>Le mal émane d'une source autre que Dieu</i>	55
3. <i>Dieu n'existe pas</i>	62
<i>Dieu est-il tout-puissant?</i>	64
<i>Dieu est-il bon?</i>	 66
4. <i>Nous ignorons l'origine du mal</i>	69
<i>La liberté de l'homme</i>	 71
<i>La souveraineté de Dieu</i>	77
<i>Faut-il concilier?</i>	82
<i>Le problème du mal et le sens de notre vie</i>	83
<i>Bibliographie</i>	87

LIVRES PUBLIÉS PAR LES ÉDITIONS EMMAÛS

Livres de référence et d'étude

Encyclopédie des difficultés bibliques

(Nouveau Testament 4 vol. avec CD-Rom)

Encyclopédie des difficultés bibliques

(Ancien Testament 4 vol.)

Introduction à l'Ancien Testament

Introduction aux Evangiles et Actes

Introduction aux Lettres de Paul

Introduction aux Epîtres générales

Introduction à l'Apocalypse

Nouveau Commentaire Biblique (sur toute la Bible)

Nouveau Dictionnaire Biblique (révisé, augmenté, illustré) Collectif

Une Bible... et tant de versions !

Vivre l'éthique de Dieu (L'amour et la justice
au quotidien)

66 en I (Introduction aux 66 livres de la Bible)

A. Kuen

A. Kuen

G.L. Archer

F. Bassin, F. Horton et A. Kuen

A. Kuen

A. Kuen

A. Kuen

Collectif

A. Kuen

D. Arnold

A. Kuen

Commentaires

Amos: le rugissement de Dieu (coédition PBU)

Deuxième épître de Pierre, épître de Jude (Canevas d'étude) M. Ray

Elie: entre le jugement et la grâce (1 Rois 17-2 Rois 2)

Elisée : précurseur de Jésus-Christ (2 Rois 2-9)

Esther: survivre dans un monde hostile

Galates: appelé à la liberté

Jacques : de la patience à la persévérance

Jonas : bras de fer avec un Dieu de grâce

L'évangile de Marc : puissance et souffrance
de Jésus-Christ

Lajoie de Dieu (Commentaire de l'Evangile de Luc)

Le livre des Juges : ces mystérieux héros de la foi

Le Nouveau Testament expliqué (4 vol.)

Le prophète Daniel (Canevas d'étude)

Les Evangiles
Les trésors de la Genèse
Nouveau Commentaire Biblique (sur toute la Bible)
Ruth, à la croisée des chemins
Survol des épîtres de Paul
Trésors des Prophètes

J.A. Motyer

D. Arnold

D. Arnold

D. Arnold

J. Stott
R.F. Doulière

D. Arnold

D. Arnold

H. Gollwitzer

D. Arnold

Collectif

R. Pache

E. de Benoit

Ch. Rochedieu

Collectif

D. Arnold

F. Godet
P. de Benoit

Doctrine

Baptisé et rempli de l'Esprit	A. Kuen
Comment interpréter la Bible	A. Kuen
Comment prêcher	A. Kuen
Croire et vivre (Leçons sur les fondements de la foi)	J. Dubois
Dons pour le service	A. Kuen
Guide compact de la foi chrétienne	J. Schwarz
Je bâtirai mon Eglise	A. Kuen
L'Au-delà	R. Pache
L'évangéliste	R. Carswell
L'Evangile du Royaume	G.E. Ladd
L'inspiration et l'autorité de la Bible	R. Pache
L'organisation de l'Eglise	A. Kuen
La Croix - une puissance oubliée... Ph. Decorvet et Th. Juvet	
La femme dans l'Eglise	A. Kuen
La personne et l'œuvre du Saint-Esprit	R. Pache
Le baptême hier et aujourd'hui	A. Kuen
Le Christ revient	A. Kuen
Le culte dans la Bible et dans l'histoire	A. Kuen
Le Dieu qui libère	J.M. Boice
Le Dieu souverain	J.M. Boice
Le labyrinthe des origines	A. Kuen
Le labyrinthe du millénium	A. Kuen
Le repas du Seigneur	A. Kuen
Le responsable: qualifications et fonctions	A. Kuen
Le retour de Jésus-Christ	R. Pache
Les enjeux de l'éthique (Séminaire éthique 2004)	Collectif
Ministères dans l'Eglise	A. Kuen
Pourquoi l'Eglise?	A. Kuen
Que tous soient un (coédition ELB)	A. Kuen
Renouveler le culte	A. Kuen
Se faire baptiser	A. Kuen
Si ton frère a péché (La discipline dans l'Eglise)	A. Kuen
Vie nouvelle: nouvelle vie	A. Kuen

Collection mission

Et les religions non-chrétiennes?	M. Goldsmith
Dieu et les religions (coédition Farel)	I. Glaser
L'espérance (coédition Farel)	R. Chia
L'essor des missions protestantes (vol. 2) (coédition IBN)	J. Blandenier
L'homme: vision biblique et africaine (coédition Farel)	J. M Kapolyo

L'implantation d'Eglises dans le monde musulman G. Livingstone
 La mission - A l'heure de la mondialisation
 du christianisme (coédition Farel) S. Escobar
 Mission et culture P.G. Hiebert
 Mission : le dernier chapitre ? Ben Naja
 Réveil dans l'Himalaya B. Jackson
 Un enfant - deux cultures K. Schmid
 Un Père de l'Eglise d'Afrique - Samuel Ajayi Crowther J. Decorvet

Edification

Baptême et sainte cène	A. Kuen
Ce que j'aurais aimé apprendre plus tôt	R. Parson
Face à la tentation	A. Kuen
L'homme qui s'appelle Jésus	A. Kuen
Laissez-vous transformer	A. Kuen
Les uns les autres	A. Kuen
Nous t'attendons ! (Comment accueillir la centième brebis?)	R. Parson
Nous voudrions voir Jésus	A. Kuen
Paul, un apôtre au cœur de berger	Ph. Decorvet
Sur les routes d'une sagesse nouvelle (Le livre de Job)	F. de Coninck
Un temps pour perdre	A. Kuen

Biographies - Témoignages

Ils sont nés deux fois	A. Kuen
Femmes à la recherche de leur identité	N. Decorvet
L'audace de la foi - George Müller	A. Kuen
Le Sadhou Sundar Singh	A. van Berchem

Divers

A l'écoute du Réveil G. Mützenberg
 Adoration et louange dans l'Eglise M. Redman
 Bâtissez votre bibliothèque L. de Benoit
 Comment étudier (Méthodes et conseils) A. Kuen
 ...et Dieu m'a consolée A.-L. Risch
 Consommation et gestion du temps (Séminaire éthique 2007)

Collectif

Et l'homme dans tout ça?
 (Repères éthiques pour une société sans limites) Collectif
 Histoire de la Bible française D. Lortsch
 Jésus, Paul et nous : formateurs A. Kuen

emmaus

□oBtituī Biblique et Missionnaire

Ius Qu'Un insiiUiT BibliQ

labyrinth

Bienvenue

·^s/_{o_n}

L'Institut Biblique et Missionnaire Emmaüs accueille des hommes et des femmes ayant un appel du Seigneur pour un temps de formation.

Dans la perspective missionnaire, l'institut n pour but de conduire les étudiants a une compréhension vivante de la Parole de Dieu et à une relation piolonde et dynamique avec Jésus-Christ.

Avec l aide de l Esprit Saint, elle permet aux étudiants de développer leurs aptitudes et leurs dons en vue du ministère que le Seigneur leur a préparé, en vue de transmettre l'Evangile.

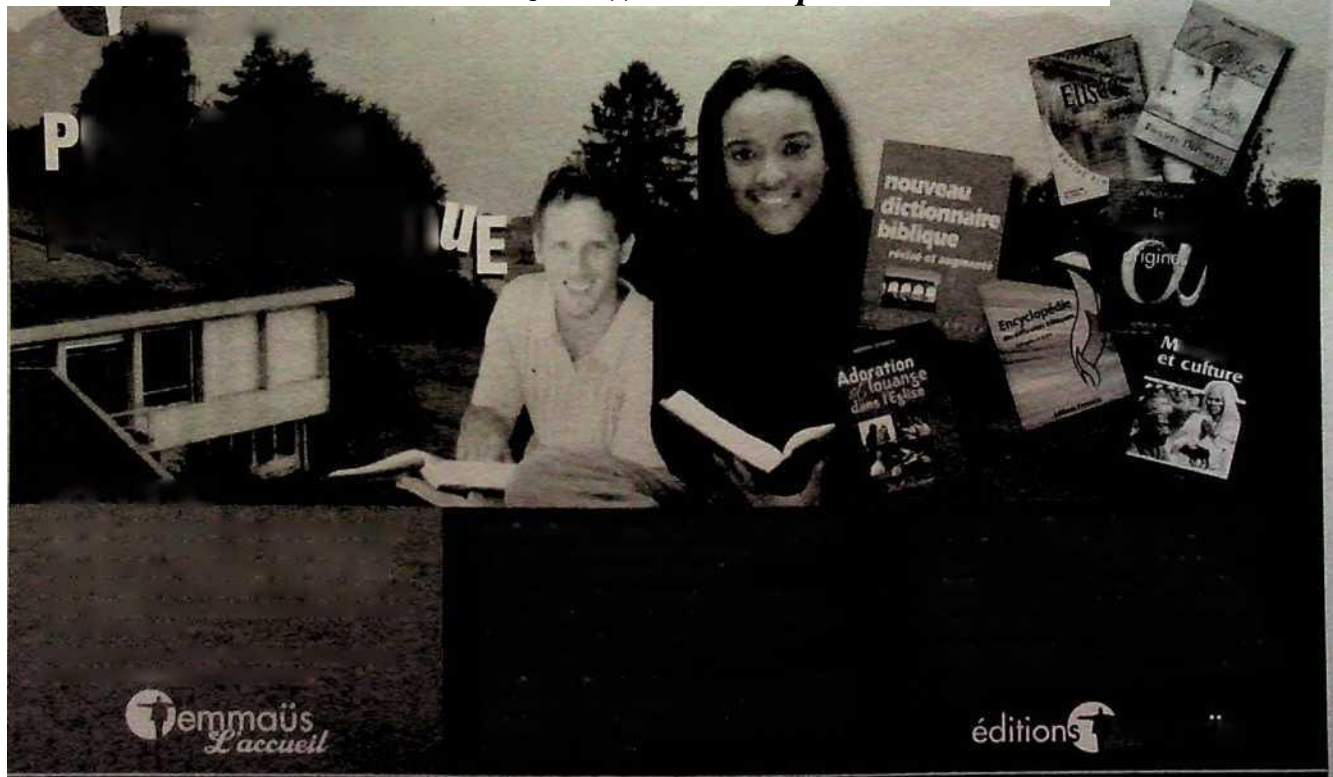
Centre pour sommaires, retraites et conter onces, dans un site idéal. Son enwonwmem et ses mtiasti uct ti res modernes conviinneri parfaitement aux Églises œuvres ou missions chrétiennes qui désirent pnfōw un séjour agréable dans un envconnecty-h œisijt? et une atmosphère conviviale

Vous y recevrez un accueil chateureux ef découvrirez une équipe sympathique à votre service!

Les Editions Emmaus sont nees dans le sillage de l'institut Biblique et Missionnaire Emmaus. Elles considèrent comme leur vocation prioritaire la publication d'ouvrages stimulant l'étude biblique personnelle et collective, ainsi que renseignement des doctrines fondamentales de la Parole de Dieu

Les Editions Emmaus sont membres de l'Association des Editeurs et Libraires Evangéliques de Suisse romande.

emmaus



Achevé d'imprimer sur les presses de
Swissprinters Lausanne SA, à Renens,
en juin 2010.

La souffrance et le mal pourquoi ?

La souffrance est un fait tragique et inévitable de toute vie humaine. Vient-elle de Dieu ? Pourquoi la permet-il ? Peut-elle avoir des effets positifs ? Comment lui trouver un sens ? Quelle attitude prendre devant le problème humain fondamental la mort ?

Comment concilier l'existence du mal avec celle de Dieu ? Quelle est son origine ? Comment intégrer le problème du mal au sens de notre vie ?



Alfred Kuen

Après sa carrière dans l'enseignement public en France, Alfred Kuen est venu enseigner à l'institut Biblique et Missionnaire Emmaüs. Depuis sa deuxième retraite, il se consacre à la rédaction d'ouvrages sur la Bible et à des conférences sur ces sujets dans différents pays. Il a aussi présidé l'Association européenne d'accréditation des Institutions de formation biblique.

éditions emmaüs

Route de Fenil 40,
1806 Saint-Légier (Suisse)

ISBN 978-2-8287-0132-1

9 782828 701321

